

N° 773

DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 1911

Prix: 15°

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

\*\*\*

Bureaux : 146, rue Montmartre.  
PARIS (2°)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"  
"Monde Pittoresque"  
"Terre Illustrée" réunis.



Un corps à corps  
avec une autruche

par MAURICE TESSIER

Mes doigts serraient convulsivement le cou de la bête dont la peau élastique cédait sous la pression de mes muscles, pendant que ses ailes frappaient furieusement l'air.

N° 773. (Deuxième série.)

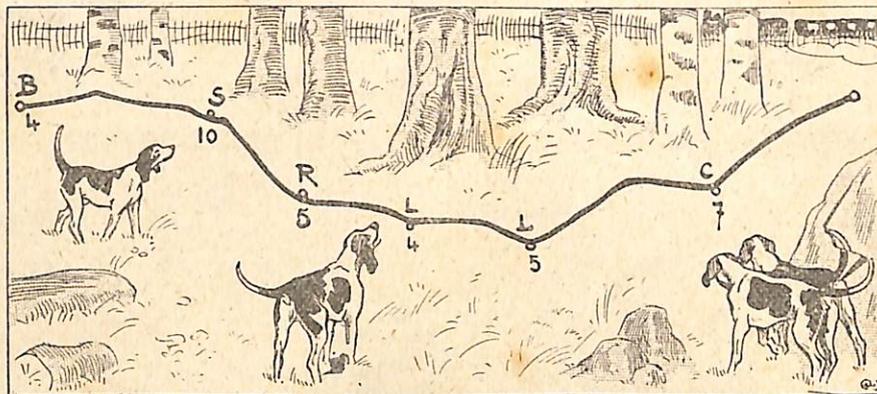
N° 1785 de la collection.

## Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine et S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies...	2 50
Etranger.....	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies..	5 fr.
Etranger.....	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies..	10 fr.
Etranger.....	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.  
Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE SEPTEMBRE



### Les Voyageurs de Commerce

QUATRIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Les cinq placiers d'une grande maison de commerce de Paris ont quitté la capitale se rendant dans cinq directions différentes pour visiter la clientèle de province. Le dessin ci-dessus représente le tracé exact de la ligne ferrée parcourue par le quatrième placier. Sachant que sur ce tracé les villes où il doit s'arrêter sont indiquées par l'initiale de leur nom suivie d'un chiffre représentant le nombre de lettres à ajouter pour reconstituer ce nom, vous parviendrez aisément à nous dire quelles sont les villes en question.

Ce concours comporte cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 9 octobre, accompagnée d'une bande d'abonnement ou des cinq bons de concours publiés à la dernière page de nos numéros 770 à 774. Elles seront adressées à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>). Le palmarès et les solutions paraîtront le 12 novembre. Aucune correspondance étrangère aux concours ne doit être adressée à M. Henri BERNARD.

### Dans l'Afrique Australe.

## Un Corps à corps avec une autruche

William Charles Beil, un jeune Américain de vingt-deux ans, ayant parié 25,000 dollars qu'il ferait le tour du monde à pied, partit un beau jour, exactement le 4 juillet 1905, de Cape-Town, sans un sou dans sa poche, après avoir pris l'engagement de ne jamais rien voler ni emprunter au cours de son pèlerinage.

L'aventure que nous relatons ici eut lieu dix-neuf jours après son départ, alors qu'il était déjà à 200 milles de De-Aar, en route pour Port-Saïd.

Voici d'ailleurs son propre récit :

« Cet après-midi-là, j'étais entré par mégarde dans une grande propriété privée — sur le territoire du Karoo, les murs sont rares ! — et je marchais péniblement à travers une vaste plaine, à peine ondulée de tertres embroussaillés, et dont la terre rougeâtre était desséchée et crevassée.

Depuis le lever du soleil j'avais cheminé sous la chaleur accablante et, désireux d'avoir une meilleure nuit que celle que je venais de passer en dormant à la belle étoile, je décidai de gagner le village le plus proche pour me reposer décentement.

La route que je suivais faisait un immense détour. Afin de ménager mes forces décroissantes, je résolus de couper à travers la plaine pour rejoindre la route à son prochain tournant.

J'avancais péniblement dans l'herbe

roussie. La présence d'une bande de gros oiseaux, pâturant à ma droite, m'apprit que je devais me trouver sur les terres d'une ferme d'autruches.

Je n'y prêtai pas plus d'attention et résolument je continuai ma marche, d'un pas régulier de somnambule, car l'extrême chaleur de cette fin d'après-midi engourdissait mes sens.

Tout à coup je me rendis compte que quelqu'un me poursuivait. Je m'arrêtai et scrutai la plaine derrière moi. Un gigantesque oiseau bondissait à travers les hautes herbes, avec des enjambées énormes, et se rapprochait de moi si vite que la peur tout à coup me hanta, une peur affreuse qui me détermina, malgré la fatigue de mes membres, à courir de toutes mes forces.

Pendant que je détalais, je me rememorai soudain les remarques d'un éleveur qui un jour m'avait raconté que les autruches sont particulièrement dangereuses au moment de la mue. Ce souvenir n'était pas fait pour me rassurer !

Quoi qu'il en soit, je continuai ma course en changeant de direction, espérant lasser l'autruche dont les grosses pattes faisaient voler derrière elle la poussière et les cailloux, et dont le gosier émettait des cris rauques particulièrement désagréables à entendre.

Je regardai derrière moi. C'était un mâle d'une hauteur peu commune, au long cou dénudé, aux cuisses énormes. Il n'était plus qu'à quelques mètres... Tout à coup il lança une de ses jambes de côté et, avant que j'eusse pu me baisser, je reçus le coup juste à la hauteur de la hanche et je roulai dans l'herbe, meurtri, à moitié étourdi. Une heureuse inspiration m'incita à rester,

couché sur le sol. Si je m'étais relevé, l'autruche m'aurait fendu le crâne avec ses jambes dont elle se servait comme un boxeur de ses bras. Je demeurai aplati sur la terre, tandis que le monstre, furieux de mon inaction et de mon attitude qui offrait peu de prise à ses terribles membres, cherchait à me piétiner, à m'écraser sous ses gros pieds, durs comme de la pierre, tandis que ses ailes battantes soulevaient autour de moi un nuage de poussière.

Je crus bien que j'étais perdu. Je savais que je n'avais aucun secours humain à espérer et que ma fin n'était plus qu'une question de minutes.

L'instinct de la conservation cependant me détermina à m'aplatir le plus possible contre la terre tandis que l'autruche folle de rage s'acharnait après moi et cherchait à me défoncer les côtes.

Puis une révolte s'empara de moi, une sorte d'indignation contre le sort qui me vouait à une mort si stupide... Je me retournai juste à temps pour recevoir dans le ventre un coup de pied si violent que mes vêtements en furent déchirés et que je ne pus retenir un gémissement de douleur... Alors une fureur indicible me posséda tout entier. Je fouillai ma poche et en tirai le couteau-poignard qui ne me quittait jamais... J'appuyai sur le ressort... la lame se déclancha. Protégeant ma face avec mon coude gauche je me relevai un peu, prêt à attaquer à mon tour mon terrible adversaire et quand l'autruche chargea de nouveau, le cou tendu, le bec en avant, je bondis comme mû par un ressort et saisis son cou, juste au-dessous de la tête.

Dieu merci, je n'avais pas manqué ma

prise ! Autrement j'aurais été littéralement écrasé... Mes doigts serraient convulsivement le duvet du cou dont la peau élastique céda sous la pression de mes muscles comme un tube de caoutchouc, pendant que les ailes de l'oiseau frappaient furieusement l'air... Mais je tenais bon. Rien n'aurait pu me faire lâcher, pas même les efforts désordonnés de l'autruche qui me souleva du sol et me secoua, telle une marionnette ! Un coup d'aile plus violent que les autres provenant d'une autre autruche accourue au secours de son compagnon, mais que dans mon ardeur à me défendre je n'avais pas aperçue, faillit me casser le bras droit, et la souffrance m'arracha des larmes... Alors, rassemblant toute ma volonté, je me mis à lacérer avec mon poignard ce cou d'une mobilité extrême et dont les reptations rendaient plus hasardeuse encore l'efficacité de mes coups.

Pourtant je réussis à l'entailler profondément car un jet de sang m'inonda... Encouragé par ce succès, je frappai encore jusqu'à ce que la bête, s'arrachant à mon

étreinte, bondit en arrière avec un affreux couac de douleur.

Heureusement ses forces la trahirent et je la vis tituber comme un ivrogne, tourner sur elle-même, battre faiblement de l'aile et tomber enfin dans l'herbe.

Elle était morte.

C'est alors que je vis l'autre oiseau effrayé prendre la fuite.

Je m'approchai prudemment, je ramassai mon chapeau, essayai mon couteau ensanglanté, donnai un dernier regard à la bête dont la férocité avait failli mettre un terme à mon voyage autour du monde, et je m'orientai pour reprendre ma marche.

En passant devant une mare, je nettoyai le sang qui tachait mes vêtements déchirés, préférant ne porter aucune trace de mon combat singulier, surtout si je rencontrais le propriétaire de la ferme... Car entre la vie d'un globe-trotter et celle d'un mâle évalué à dix ou quinze livres sterling, un propriétaire d'autruches n'hésite pas !

Adapté de l'anglais par  
MAURICE TESSIER.

LES MYSTÈRES DE L'INDE

## Dans les Mains Invisibles

Par RENÉ THÉVENIN

II

DANS LEQUEL UN SINGE INTERVIENT

Je crois que je peux faire préparer le thé, observai-je. Parce que, selon toutes probabilités, nous aurons à veiller fort avant dans la nuit, en écoutant des histoires...

— C'est assez probable, répondit évasivement l'Hindou. Mais j'espère que je ne vous dérange pas, en attendant ici.

— Pas le moins du monde. Je suis même, je vous l'avoue, très content de vous avoir. Qui sait si, tout à l'heure, nous n'aurons pas besoin de vos conseils ?

— Quels conseils pourrais-je vous donner ?

— Dame ! Vous paraissiez tout à l'heure tout à fait préoccupé, au sujet de l'équipée de Robertson. Je pensais que vous envisagiez des conséquences que nous ne savons prévoir.

— Non, non. Il n'y a rien à envisager... Je n'en sais pas plus long que vous. »

Il s'éloigna vers la fenêtre et regarda dans la nuit.

Visiblement, il ne voulait pas répondre à mes questions. Il devait cependant savoir ou pressentir quelque chose. Depuis le retour de l'Américain, il paraissait tout à fait préoccupé, et je n'avais pu lui arracher que difficilement quelques brèves paroles.

Le ruissellement de l'eau dans le déversoir de la salle de bains indiquait que Robertson se livrait à ses travaux de photographie avec un zèle inaccoutumé. Ce n'est pas bien long de développer une seule épreuve. Bientôt j'apprendrais tout ce que je désirais savoir.

Pourtant, — peut-être est-ce que j'étais un peu impatienté, — il me semblait que l'opération n'en finissait pas.

« Quels procédés avez-vous employé pour dresser ce singe ? » me demanda Grish.

J'avoue que la question posée si brusquement était peu en accord avec mes propres pensées, et il me fallut un temps de réflexion avant de la comprendre.

Je répondis en riant :

« Décidément, l'éducation de Hanuman vous intéresse... Eh bien, je pense que c'est, comme vous l'avez dit, avec beaucoup de patience que je suis arrivé à ce résultat. Le dressage d'un animal, quel qu'il soit, est surtout affaire d'entraînement, d'habitude, et l'on parvient à faire exécuter les actes les plus étonnants, en apparence, en les faisant répéter à satiété, au milieu de circonstances toujours pareilles... Si, en dehors de cela, on a affaire à un être dont le cerveau est supérieurement organisé, comme un singe, par exemple, et que le raisonnement de son intelligence s'ajoute à l'effet mécanique des réflexes qui le font agir, on peut mener très loin le perfectionnement de ses facultés.

— Oui, répondit Grish pensivement. Mais il y a d'autres méthodes plus certaines... Bien entendu, vous ne les connaissez pas...

— De quelles méthodes parlez-vous ? Pas de celles qu'on emploie ici, en tout cas ? Je n'ai jamais vu dresser que des éléphants, des chiens ou des faucons pour la chasse... Et ce sont les procédés habituels. Quant aux serpents qu'exhibent les fakirs, nous

savons, n'est-ce pas, à quoi nous en tenir à ce sujet.

— Non, non, ce n'est pas tout cela, répondit l'Hindou. Mais il y a d'autres choses... »

Il s'interrompit pour me demander :

« Vous ne voudriez pas faire revenir votre élève ? »

— Hanuman ?

— Oui, ce singe... Je voudrais...

— Rien de plus simple ! »

Je m'approchai de la véranda et sifflai. C'était mon signal habituel pour appeler l'animal.

Mais, contre la certitude de mon attente, il ne parut point.

Cependant, il n'avait pas l'habitude de s'éloigner beaucoup la nuit. Sans doute, la brusque entrée de l'Américain l'avait effrayé plus que de mesure. Il avait dû aller se réfugier au sommet de quelque grand arbre et n'en descendrait que lorsque tout danger lui semblerait écarté.

Je me disposais à l'appeler de nouveau, lorsqu'un tumulte se fit derrière moi et Robertson fit irruption.

Je fus frappé de son aspect. Son visage était très pâle, et ses yeux s'enfonçaient dans des cernes bleus qui les animaient d'un fiévreux éclat. Il criait :

« De l'alcool !... S'il vous plaît, avez-vous de l'alcool ? »

— J'ai tout ce qu'il faut pour boire sur la table à thé, répondis-je. Mais, au moins, asseyez-vous !

— Mais non ! dit-il, ce n'est pas cela que je vous demande. J'ai bien autre chose à faire que d'absorber des liqueurs... C'est de l'alcool rectifié que je voudrais, et sans sucre dedans, cela va sans dire !

— Pourquoi faire ? Pour votre photographie ?

— Bien entendu. Je viens de développer un cliché extraordinaire — extraordinaire, vous entendez bien?... Alors, je veux le sécher tout de suite dans l'alcool, pour pouvoir en tirer une épreuve positive, comprenez-vous ?

— Mais il fait nuit...

— N'avez-vous pas du ruban de magnésium ? Du reste, j'en ai, moi... Je vais tirer un contact sur papier au bromure, et, dans cinq minutes, je pourrai vous montrer la plus merveilleuse image que vous ayez jamais vue de votre vie !

— Et que représentera-t-elle ?

— Vous verrez ! Vous verrez !... Je ne vous le dis pas maintenant !... Sérieusement, mon cher, pouvez-vous me faire donner un peu d'alcool pur ?

— Il doit y en avoir dans le laboratoire dis-je. Vous n'avez pas vu un grand flacon entouré de paille, sur l'étagère ?

— Si, si ! Je sais ce que vous voulez dire, cria-t-il en s'éloignant. Je pensais bien que c'en était, mais je n'osais pas y plonger ma plaque, parce que, vous comprenez, dans le cas où je...

La porte du laboratoire, qu'il referma brusquement sur lui, étouffa le reste de sa phrase.

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Est-ce qu'il n'est pas devenu un peu fou? » demandai-je à Grish.

L'Hindou hocha la tête. J'ajoutai :

« Avez-vous remarqué sa pâleur? Ça ne me paraît pas bon, cela. L'apoplexie de chaleur débute de cette manière et...

— Il serait à souhaiter que ce ne soit que l'effet de la chaleur, dit mon compagnon.

— Enfin, Grish, insistai-je, vous savez quelque chose que vous ne voulez pas dire, c'est certain. Pourquoi ne parlez-vous pas? Cela peut être utile...

— Je vous assure que je ne sais rien, malheureusement...

— Enfin, vous avez des soupçons.

— A quoi bon en parler? Tout ce que je pourrais dire ne servirait à rien. Laissons cette question, je vous en prie, et attendons seulement... Vous disiez tout à l'heure que le singe... »

Je perdais mon temps à essayer de l'interroger. Avec un peu de mauvaise humeur, j'en conviens, je retournai sous la véranda et sifflai de nouveau.

Hanuman ne revenait toujours pas. Mais, à mon extrême surprise, un appel semblable à celui que je venais de proférer me répondit, du fond du jardin.

Ce n'était pas le cri d'un oiseau ni d'aucun animal nocturne.

Je demandai à Grish :

« Avez-vous entendu? »

— Oui, me dit-il en baissant la voix. Voulez-vous répéter votre signal? »

Je sifflai. Et quelqu'un siffla.

Quelqu'un, — parce que, seules, des lèvres humaines pouvaient ainsi moduler cette sorte de son.

« Qu'est-ce que c'est? fis-je, un peu intrigué.

— Il faut aller voir, me répondit mon compagnon. Il est indispensable d'aller voir! »

Il paraissait plus agité que la situation ne le comportait. A réfléchir un peu, ce ne pouvait être que quelque passant attardé qui s'amusait, — ou se moquait de nous — sur la route.

Cependant, Grish était descendu déjà dans le jardin, et je le suivis.

La nuit était très noire. Mais, au delà des arbres du jardin et de l'autre côté du village, dans la forêt qui couvrait la colline, on voyait luire et bouger la flamme des petites lampes que les fidèles y avaient allumées.

Des musiques plaintives arrivaient jusqu'à nous, par bouffées, à travers la nuit chaude. L'air était accablant, chargé de parfums trop lourds. Les conques et les tambourins grondaient et gémissaient toujours du côté du temple et, par moments, des cris montaient, rythmiques, pareils à de longs sanglots.

Soudain, Grish, qui marchait un peu en avant de moi, s'arrêta brusquement, et, comme je le rejoignais, il me saisit le bras : « Voyez! » dit-il.

De l'autre côté de l'enclos, sur le chemin, la blancheur d'une vague forme humaine se devinait dans l'ombre. Cela s'avancrait lentement, s'arrêtait, repartait... Puis, de l'obscurité d'un fourré, surgit une seconde

ble d'être près des lumières, en ce moment!... »

Un froissement de branches et de feuilles agitées près de nous nous fit tressaillir, et dans le rayon de clarté que versaient sur l'allée les fenêtres de la maison, nous vîmes bondir une grande ombre.

« Hanuman! fis-je. Où était-il donc caché? »

La bête courut à moi et vint se jeter dans mes bras, absolument comme un enfant effrayé aurait pu le faire. Ses mains s'attachèrent convulsivement à mes épaules, et elle se mit à trembler de tout son corps.

« Eh bien! qu'est-ce encore qu'il y a? dis-je, en essayant de me dégager. Regardez donc, Grish, ne dirait-on pas que cet animal vient me demander protection? »

— Bien entendu. Il a senti le danger, — un danger surnaturel!... Amenez-le au jour, vous allez bien voir. »

Nous étions arrivés à la maison. J'entraî, portant toujours mon fardeau vivant, dont je n'avais pu me débarrasser. La lueur des lampes me montra le singe, tout son poil hérissé de terreur, les lèvres retroussées sur les dents et les yeux fous.

« Ah çà! m'expliquez-vous à la fin ce qui se passe? m'écriai-je, impatienté. Que signifie tout cela? »

— Il serait bon d'aller voir ce qu'est devenu Robertson, » dit simplement Grish. Il alla frapper à la porte du laboratoire et, comme il n'obtenait pas de réponse, j'allai le rejoindre aussitôt, saisi de je ne sais quel pressentiment.

Je frappai à mon tour, j'appelai. Et j'éprouvai un réel soulagement, — c'était stupide, au fond, que pouvais-je craindre? — lorsque j'entendis la voix de l'Américain, derrière la cloison, qui demandait :

« Eh bien, qu'y a-t-il? Est-ce que vous voulez quelque chose? »

Je compris à peine ses paroles, tellement son accent était changé. Je répliquai : « Avez-vous terminé bientôt? Peut-on ouvrir? »

La réponse se fit attendre.

Puis il murmura d'une voix gutturale, comme étouffée :

« Un instant... Je ne suis pas prêt... Mais pourquoi avez-vous apporté de la lumière? »

— Comment? dis-je. Nous n'avons pas



DANS LES MAINS INVISIBLES

Les trois spectres se réunirent et semblèrent se concerter un moment. (P. 292, col. 2.)

apparition semblable et, bientôt, un peu plus loin une troisième...

Ces trois spectres se réunirent, semblèrent se concerter un moment...

Puis ils s'éloignèrent dans l'ombre et disparurent.

Je me retournai vers mon compagnon.

« Qu'était-ce? lui demandai-je.

— N'avez-vous pas reconnu les draperies blanches des costumes, l'écharpe de mousseline portée en travers de la poitrine, et le long pagne de lin?... C'étaient trois prêtres du Temple!

— Trois prêtres du Temple? que venaient-ils faire ici?

— Est-ce que je sais?... Mais je vous affirme que j'aurais préféré voir rôder trois tigres dans ce jardin, plutôt que ces trois fantômes.

— Enfin, ils ne peuvent tout de même pas nous attaquer ici... Et nous sommes plus qu'en mesure de leur répondre!...

— Il s'agit bien de nous attaquer!... Revenons, voulez-vous?... Il est préférable

de lumière. Et le corridor est en pleine obscurité. Que dites-vous donc?

— Enfin, reprit-il, je ne suis pas fou ! Je vois une lueur passer sous la porte. »

Instinctivement, je regardai à mes pieds. Je ne distinguai absolument rien.

Il ajouta :

« Je me demande même de quel éclairage vous pouvez vous servir pour le moment... ou bien, est-ce que c'est l'effet du contraste avec ma lanterne rouge... Mais ce n'est cependant pas le pétrole qui vous donne une flamme verte comme cela... »

— Ah ça ! murmurai-je à l'oreille de Grish, de quoi parle-t-il ?

— Peuh ! fit l'Hindou, de choses qu'il voit sans doute... »

— Comment ? de choses qu'il voit ?... Pourquoi ne voyons-nous rien, nous ? »

Grish ne répondit pas. Mais la voix de Robertson se fit de nouveau entendre.

Je m'étonnai de la nervosité et de l'impatience que révélait son intonation.

« Mais enfin, criait-il, ôtez cette lumière une fois pour toutes !... Vous allez complètement me voiler mes photographies ; c'est absurde !... Qu'est-ce que c'est que cela, à présent... on dirait des boules de phosphore... Et l'air devient épais comme de l'eau... Oui, vraiment, murmura-t-il à mi-voix, des méduses phosphorescentes au fond de l'eau, voilà tout à fait la chose... L'eau passe, et elles dérivent... »

— Oh ! dis-je, comprenant cette fois, voilà ce qu'il fallait craindre !... C'est un coup de chaleur qu'il a ramassé, en courant sous le plein soleil... Je crois que nous allons avoir besoin de l'aide de Simmons ? »

Grish ne me répondit que par un sifflement qui pouvait aussi bien être une approbation qu'un doute... »

J'ajoutai à haute voix :

« Dites donc, Robertson, vous ne pourriez pas nous ouvrir ? »

La réponse parvint, lente, haletante, comme étouffée :

« Si, si, dans un moment... Ah !... vous avez éteint la lumière ?... Non. Il n'y avait pas de lumière, n'est-ce pas ? C'est comme un éblouissement que j'ai eu... »

Son intonation était si étrange que je m'inquiétai tout à fait :

« Est-ce que vous vous sentez souffrant, questionnai-je... »

— Non... Mais... »

— Mais quoi ? »

— Je ne sais pas ce que j'ai... Il fait une chaleur absurde là dedans... »

« Il me semble... »

Je ne percevais plus qu'un souffle. Je criai :

« Parlez donc ! »

— Ouvrez ! ouvrez ! me dit-il... J'ai mis l'épreuve dans le bain de fixage... Et vous pouvez entrer... Ouvrez vite, je ne... »

Je poussai la porte dont le verrou n'était pas fermé. Un obstacle l'arrêta soudain.

Je fis un effort. J'entraï. Grish me suivit.

Et nous arrivâmes juste à temps pour recevoir entre nos bras le corps de Robertson, inanimé.

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.

LE TRIOMPHE DE LA MÉCANIQUE

Construction de voie ferrée au Canada

LA mécanique ne recule devant aucune



Cette machine comporte plusieurs wagons et plates-formes et tout un système de courroies sans fin qui font avancer traverses et rails à mesure que le ballast est prêt.

quante pour cent de la main-d'œuvre pour la construction des voies ferrées

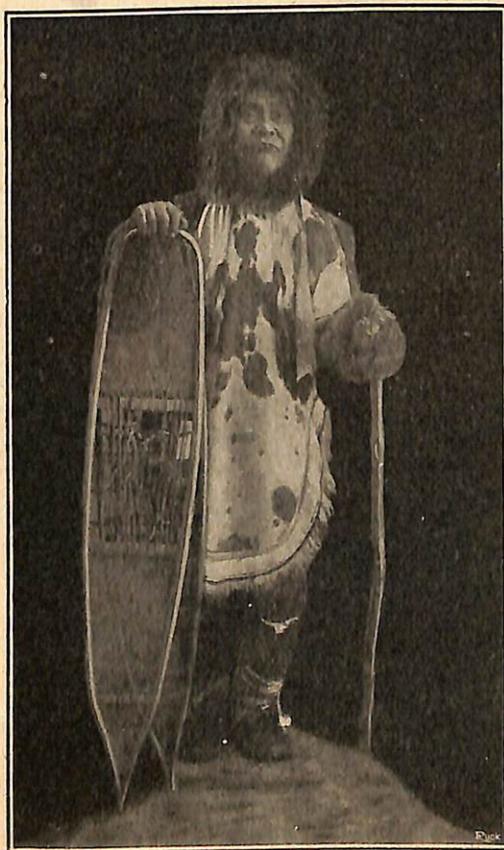
Cette machine comporte plusieurs wagons et plates-formes, et tout un système de courroies sans fin qui font avancer traverses et rails à

conquête, et elle empiète constamment sur le domaine de la main-d'œuvre.

C'est ainsi qu'un gros entrepreneur de travaux publics de l'Ouest-Canadien, rebuté par la fréquence des grèves de terrassiers, a imaginé une ingénieuse machine qui supprime cin-

mesure que le ballast est prêt. Les ouvriers n'ont plus qu'à fixer les rails sur les traverses à l'aide de clous spéciaux, et, de la sorte, l'entrepreneur peut livrer deux fois plus de kilomètres de voie dans le même temps donné.

CHRISTIAN BOREL.



LE PLUS VIEUX GUIDE DU KLONDYKE

Depuis plus de cinquante ans An-ghi-Lo dirigea l'un des premiers les assoiffés de l'or qui se précipitèrent à l'assaut du Klondyke.

Le plus vieux guide du Klondyke

An-ghi-Lo peut se vanter d'avoir assisté à l'éclosion de bien des espoirs, et aussi d'avoir servi de témoin à de bien cruelles déceptions.

Songez qu'il est le doyen des guides indigènes de l'Alaska et qu'il a exercé cette dangereuse et pénible profession depuis plus de cinquante ans.

C'est dire qu'il débuta à une époque où personne ne soupçonnait encore les trésors fabuleux que recélait le sous-sol de l'Alaska, cet immense pays qu'on supposait juste assez bon pour les trappeurs.

Quand la fièvre de l'or éclata aux États-Unis vers 1897, et que des milliers de personnes se précipitèrent à la conquête des placers du Klondyke, An-ghi-Lo ne laissa pas échapper cette unique occasion de s'enrichir.

Il était alors le chef d'une petite tribu composée de deux cents âmes et il entreprit de louer ses hommes, comme autant de bêtes de charge, aux chercheurs d'or.

Tout d'abord, il se contenta de demander une vingtaine de francs par homme et par vingt-quatre heures de travail ou de présence.

Puis, s'enhardissant, il doubla, tripla ses prix, si bien qu'il accumula rapidement une jolie fortune.

Il possède encore plus de 200.000 francs, somme qui fait de lui l'un des plus riches indigènes de l'Alaska

V. F.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

## Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LÉTURQUE

CHAPITRE XI (Suite)

Les mille petits bruits ont cessé subitement et le silence n'est plus troublé que par les hurlements du bandit, dont le dos est déchiré par les aspérités des racines.

Les émanations putrides montent du sol comme d'un charnier pestilentiel, et il faut des nerfs olfactifs d'une insensibilité complète ou d'une sensibilité tout à fait spéciale pour résister à une puanteur semblable.

Tel paraît être le cas de Jap, car il respire à pleins poumons et c'est tout joyeux qu'il s'écrie :

« Nous sommes arrivés ! »

Un mot, un seul, répond à cette exclamation :

« Grâce ! »

Puis, un instant après :

« Grâce ! je rendrai le bateau aux conditions que tu veux. »

Sans même répondre aux supplications du misérable, l'Indien passe son lazo par-dessus la branche d'un palétuvier et tire sur la lanière. Les mains du bandit sont à soixante centimètres de hauteur et son occiput est au pied de l'arbre. Jap fixe son lazo, coupe une branche et s'en sert pour repousser le corps loin des racines.

El Rayo repose sur la vase, des sons rauques, inarticulés, sortent de sa bouche, sa poitrine, haletante, s'élève et s'abaisse en un rythme saccadé.

Jap s'est accroupi; il attend. Quoi?

Les bourreaux choisis par lui pour le châtiment suprême.

Les bruits recommencent; par endroits la vase s'agite, des bulles apparaissent à la surface et crèvent en explosant.

Cloc ! cloc ! cloc !

Jap siffle un air plaintif et, tout aussitôt, des milliers de points noirs se montrent comme autant de petites taches sur la nappe bourbeuse.

Jap cesse de siffler.

Brusquement la vase se soulève de tous côtés et des bêtes en surgissent, hideuses sous leur carapace d'un rouge violacé, menaçantes dans le geste de pinces qui s'ouvrent et se referment en un bruit de castagnettes.

Ce sont des gécarcins, ces gros crabes de marécages, connus aux Antilles sous le nom de « tourlourous » et sur la *côte ferme*<sup>1</sup> sous celui de « soldats de marais ».

Au sifflet de Jap, ils ont émergé de leur demeure souterraine, à la vue de ce corps qui repose sur la vase, ils se sont mis en marche, pinces en l'air, et, en un instant,

1. On donne le nom de « côte ferme » à toute la partie du littoral américain qui fait face aux Antilles.

les terribles carnivores grimpent le long des vêtements de l'homme.

Ce n'est déjà plus qu'un bruit d'étoffe déchirée.

Un cri immense traverse la forêt.

Les gécarcins ont entamé la chair, leurs pinces s'enfoncent, se relèvent, fouillent ce cadavre vivant; s'éloignent en toute hâte pour dévorer leur part du festin.

Le supplice du bandit est commencé; chacun de ses cris appelle une nouvelle légion de décapodes, qui arrivent de tous côtés.

Jap doit penser à sa propre sécurité; il lui faut fuir au plus vite sous peine, lui aussi, de tomber sous la marée montante des crustacés. Une demi-douzaine d'entre eux, plus hardis, frôlent déjà ses bottes; il les rejette à coups de pied, laisse tomber un dernier regard sur le misérable, et, presque apitoyé maintenant, murmure :

« El Rayo, ma sœur est vengée. »

Il bondit de racine en racine et a tôt fait de sortir de la partie marécageuse. Vingt minutes plus tard, toujours courant sans jamais un arrêt, il rejoint ses compagnons.

Entre les quatre hommes, un serrement de mains sans aucune allusion à la scène qui vient de se passer.

Francisco parle le premier.

« Maître, si la señorita veut donner un peu d'or, je vais essayer de connaître le mot de passe pour monter à bord du yacht.

— Tu sais où il se trouve? interroge l'Indien.

— Oui.

— Et ensuite, que feras-tu?

— Ensuite, si toi et les caballeros voulez risquer une attaque contre la bande des Rojos, on tâchera de le reprendre. »

Fred demande déjà :

« Combien te faut-il? »

— Hombre, je pense qu'avec cinquante bolivars, je pourrai...

— Tiens, en voilà cent, fait le jeune homme en lui tendant quatre livres sterling qu'il vient de sortir de sa poche.

— Oh! alors, je crois réussir. Pensez donc, caballero, cent bouteilles de *pulque*<sup>1</sup>, deux par homme. »

Les quatre compagnons retournent au cabaret d'Angostura.

A mi-chemin, Francisco s'arrête.

« Maître, si dans trois jours je ne suis pas revenu, c'est que je serai mort.

— Nous t'attendrons, et bonne chance, amigo! » répond Jap en lui serrant la main, ainsi que Fred.

Francisco est parti retrouver les Rojos.

Seul, Gaspard ne lui a pas serré la main, l'ingénieur paraît soucieux.

« Qu'as-tu, ami? lui demande Jap.

— Je pense que cet homme, un bandit il y a quelques jours, emporte avec lui le secret de la retraite de la señorita et celui de l'endroit où le trésor est caché.

— Et tu n'as pas confiance, ami?

— Non.

— Sois tranquille, affirme l'autre, si jamais Indien n'a oublié le serment du

1. Eau-de-vie obtenue par la distillation du suc d'agave.

curare, jamais coureur de llanos n'a manqué au sien. »

## CHAPITRE XII

Allures de lou. — Celui que mon nez sentait. — Oncle et neveu. — Haine de Basque. — Votre cousin est un forçat digne de l'estime de tous. — Un mort vivant. — Fred serre la main du marquis. — Un mendiant. — Marchands ambulants. — Signe cabalistique. — Que mes enfants s'embrassent. — Cousin et cousine. — Coup de feu dans la nuit. — L'homme a été tué raide. — Retour du mendiant. — Francisco est mon frère.

Angostura guettait le retour de nos amis; du plus loin qu'il les aperçoit, il vient à leur rencontre aussi vite que le lui permettent ses jambes de soixante-douze ans.

« Eh bien? demande-t-il.

— Ma sœur est vengée, » répond Jap.

Le vieil Indien a compris; il serre les mains du justicier.

« Et Francisco? fait-il, inquiet lui aussi, je ne le vois pas.

— Parti pour tâcher de nous procurer les moyens de reprendre le yacht. »

Fred interroge à son tour :

« Comment va l'oncle? »

— Tout à fait rétabli; la señorita et lui vous attendent.

— Allons-y, répond Fred, je suis curieux de voir sa tête, à ce bonhomme-là. »

Une fois de plus, il doit, par un frottement énergique, calmer les démangeaisons de son appendice nasal.

Ils arrivent au carbet.

« Entrez! » fait Angostura en ouvrant la porte.

Fred, suivi de Jap, pénètre dans la maisonnette en bois.

Gaspard est resté en arrière.

Carmencita se précipite au-devant de Fred, et, sans honte, dans un élan du cœur, lui prend les mains et les serre avec effusion.

« Oh! monsieur, que de remerciements pour... »

— Mademoiselle, interrompt le jeune homme en souriant, vous nous remercirez plus tard, quand vous naviguerez vers le pays qui fut celui de votre père.

— Vous espérez?

— Oui, mademoiselle, oui, nous espérons, n'est-ce pas, Jap? »

Mais Jap ne répond pas. Angostura l'a conduit près de sa fille et a dit à celle-ci :

« Palmilla, tu peux l'embrasser, il s'est montré le digne fils du chef des Guaïcas. »

Le vieil Indien n'a pas oublié la devise si chère aux hommes de sa race :

« La mort appelle la mort. »

Les deux jeunes gens se donnent le baiser permis.

Cependant Carmencita semble inquiète; une question lui brûle les lèvres, elle n'ose; pourtant, à la fin, elle s'enhardit.

« Et, fait-elle, rougissante, votre... frère, je ne le vois pas.

— Il va venir, répond Fred; mais, dites-moi: et don Fernando?

— Il dort dans notre chambre et sera bien heureux de vous voir à son réveil, car, plusieurs fois déjà, il vous a demandés. »

La jeune fille ouvre doucement la porte faisant communiquer ensemble les deux pièces du carbet et, de la main, désigne

une chaise longue en rotin sur laquelle le vieillard est moitié couché, moitié assis, le dos tourné à l'entrée.

« Voyez, » fait-elle.

Sans souci de l'étiquette, sans en demander la permission, aiguillonné par la curiosité, Fred s'avance sur la pointe des pieds, dévisage le dormeur pendant une seconde et fait un bond en arrière.

« Triple diou bibant ! lui ! c'est lui ! »

Réveillé subitement, don Fernando s'est dressé tout d'une pièce et demande :

« Quoi ? qu'est-ce ? »

— Mon oncle, lui dit Carmencita, c'est M. Fred, l'un de vos sauveurs, Français, lui aussi.

— Ah ! monsieur, combien je suis heureux de vous voir, combien... »

Tout en parlant, le vieillard s'est avancé, les deux mains largement ouvertes, vers Fred, qui n'ayant d'yeux que pour la figure de l'homme, continue de s'exclamer :

« Vous ! vous ! diou bibant ! vous ! le marquis de Larance ! mais vous n'êtes donc pas mort ? »

Le vieillard a redressé sa haute taille.

« Oui, monsieur, oui, je suis le marquis Fernand de Larance ; mais vous-même qui semblez me connaître, qui êtes-vous donc, monsieur ? »

— Il demande si je le connais ! Oh ! mon nez, comme tu l'avais bien deviné... attends un peu, nous allons rire. »

Dans son ahurissement, Fred se cogne de gauche, de droite, contre les parois de la chambrette.

« La porte ? diou bibant ! la porte ? »

— Par ici ! par ici ! fait la jeune fille, effrayée de cette exaltation subite.

— Merci, mademoiselle, merci... suis pas un fou... on le deviendrait à moins... vais chercher votre cousin.

— Mon cou... cou...

— Oui, votre coucou. »

Et à don Fernando, médusé, cloué sur place :

« Je suis le plus jeune fils de la mère nourrice, vous entendez ? de la mère nourrice de Gaspard. »

Tête nue, les yeux hors des orbites, donnant de l'épaule contre un mur, envoyant un coup de pied dans une chaise, bousculant Jap, Fred s'élance en dehors de la maison et appelle :

« Gaspard ! Gaspard ! »

— Me voici, Fred, me voici ; je me nettoyais un peu, tu comprends : cette longue course...

— Oui, je comprends que tu es amoureux, ça se voit de reste. »

Puis, de nouveau exalté :

« Viens donc, imbécile, mon grand, viens donc que je te présente à ta cousine. »

— Ma cou... cou...

Fred, que dis-tu ?

— Oui, son coucou à elle, ta coucou à toi.

Il rit, gesticule et clame :

« Et puis il y a l'autre. »

— L'autre ?

— Oui, tu sais, celui que mon nez sentait ; Piraï, mon grand, n'est rien à côté de moi.

« Mais viens donc ! »

Le poussant, le tirant, il amène l'ingénieur à l'entrée du carbet.

A ce moment, l'oncle et la nièce se montrent dans l'encadrement de la porte.

« Mademoiselle, fait le jeune marin, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte Gaspard de Larance, ingén... »

Il n'a pas le temps d'achever : deux exclamations qui se confondent lui coupent la parole.

« Mon oncle ! »

— Mon neveu ! »

Et, quand le vieillard, oublieux des rancunes de jadis, eut pressé son neveu contre lui, il le poussa doucement vers la jeune fille, qui, tout émue, toute rouge, admirait ce grand et beau garçon, le portrait vivant de son père à elle.

« Carmencita, Gaspard, embrassez-vous, vous êtes enfants des deux frères. »

Il laisse les jeunes gens pour venir à Fred.

« Et vous, monsieur Alfred, refuserez-vous encore de me tendre la main ? »

Mais Fred a ses yeux des mauvais jours, ses yeux de Basque haineux, dont la haine est tenace comme l'amitié, et un pli barre son front quand il dit :

« Plus tard, monsieur, si vous me la tendez encore, je serrerai peut-être votre main ; auparavant, j'ai encore bien des choses à apprendre à votre nièce. »

Dans sa colère, il ne lui a pas même donné son titre de marquis.

De nouveau il s'adresse à Carmencita.

« Mademoiselle, permettez-moi d'achever la présentation. Gaspard, votre cousin, est ingénieur et... forçat évadé de Cayenne. »

— Lui ! toi ! »

D'instinct, la jeune fille et son oncle, en même temps qu'ils poussent ces exclamations, ont un mouvement de recul.

Gaspard, lui, reste souriant.

« Oui, continue Fred en s'adressant toujours à la jeune fille, il a été condamné aux travaux forcés pour avoir tué un homme et brûlé son cadavre. »

— Oh ! fait Carmencita, les yeux pleins de larmes, la figure cachée par ses deux mains.

— Ne pleurez plus, lui dit Fred, le comte Gaspard de Larance peut porter la tête haute, il a été condamné pour avoir tué son oncle, le vôtre aussi.

— Moi ? interroge le marquis, hébété, il m'a tué ?

— Oui, et dans la cour du castel on a trouvé vos ossements carbonisés. Un mé-

decin légiste les a reconnus tout au moins comme appartenant à un homme de votre taille ; il a même relevé quelques-uns de vos cheveux. »

La voix du marquis tonne déjà.

« C'étaient les ossements de Bog ! »

— Le molosse qui gardait le castel ?

— Eh oui. Ma nièce m'ayant écrit pour m'annoncer la mort de mon frère et me demandant de venir l'aider dans cette circonstance si pénible, je partis aussitôt. Mais, ne pouvant emmener mon pauvre chien, à cause de sa vieillesse, ne voulant le confier à personne, je le tuai d'une balle dans la tête et j'incinèrai son cadavre. Quant à mes prétendus cheveux, c'étaient simplement ses poils.

« Ah ! mon pauvre Gaspard ! tu n'as donc pas reçu la lettre que je t'ai envoyée en débarquant dans ce pays ? »

L'ingénieur, encore sous le coup de son émotion, ne répond que par un signe de tête négatif.

« Mon cher enfant, continue l'oncle, dis-nous donc, à ta cousine et à moi, comment a pu se commettre cette monstrueuse erreur de te prendre pour un assassin. »

Pendant que le marquis, sa nièce et son neveu se réunissent en un groupe, Angostura, sa femme, sa fille et Jap se sont assis à l'écart sous un bananier.

Fred appelle le peon de la venta.

« Dis-moi, j'aurais désiré avoir des nouvelles de Domingo. »

— C'est facile, caballero, le temps d'aller dans une venta y chercher un cheval, je puis partir aussitôt et être de retour après-demain matin.

— Entendu, amigo, et si le mayordomo peut supporter le voyage, ramène-le avec toi ; tu en seras quitte pour mettre un jour de plus.

— Et El Rayo ? demanda le peon.

— Domingo ne le rencontrera pas. »

Fred glisse deux pièces d'or dans la main du peon et siffle Piraï.

Le chien accourt aussitôt, frétilant de la queue.

« Viens, Piraï, viens avec moi faire un tour, pour l'instant ni toi ni moi n'avons à mettre notre nez dans ce qui se passe ici : ces gens-là ont autre chose dans leur boussole qu'à s'occuper de nous. »

Il montre, dans les groupes, Gaspard et Jap racontant, l'un, pourquoi il a été soupçonné du meurtre de son oncle, l'autre, par suite de quelles circonstances il est revenu au Venezuela.

Carmencita et Palmilla, comme suspendues aux lèvres des jeunes gens, hument leurs paroles.

« Vois-tu, Piraï, ça finira par deux mariages. »

Le chien dodeline de la tête en un geste qui peut s'interpréter par « peut-être bien » et détale en gambadant.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

## Les Éclaireurs de France

(Boy-Scouts Français.)

Tous nos lecteurs ont suivi avec intérêt nos efforts tendant à la création en France de groupements analogues à ceux des Boy-Scouts d'Angleterre. Nous rappelons à tous ceux qui sont désireux de participer à cette œuvre nationale que nous pouvons envoyer franco contre 0 fr. 60 en timbres-poste français, adressés au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, la brochure du lieutenant de vaisseau BENOIT, dans laquelle on trouvera toutes les indications et instructions nécessaires pour organiser et instruire des corps de jeunes éclaireurs.

## Un Art compliqué

Au Japon, tout comme en Europe, la coiffure est pour les femmes une grande affaire; c'est même peut-être encore plus important, car l'échafaudage en est d'une complication telle qu'on ne le reconstruit pas tous les jours. La coiffure n'a guère changé depuis l'antiquité et nous retrouvons aujourd'hui la vieille coiffure, un peu, très peu modifiée.

Il existe deux modes: la mode de Tokio, qui est aujourd'hui la plus répandue, et la mode de Kioto, plus fine, plus délicate, en un mot plus féminine. Toutes les coiffures représentées dans nos dessins sont des coiffures de To-



*Kyomarou.*  
(Coiffure de femme mariée.)

ainsi dire, et leur donne une souplesse qu'ils sont loin d'avoir à l'état naturel.

Quand tout est bien arrangé, bien fixé avec des épingle et des fils rouges soigneusement dissimulés, alors la coiffure est ornée de fil: d'or ou de fleurs; une

épingle vient également donner sa note d'élégance dans l'ensemble. La coiffure porte plusieurs noms

*Tchoshimada.*  
(Coiffure pour fillettes de 12 à 13 ans.)

suivant son arrangement, mais les deux noms principaux sont *shimada* et *magué*. Le premier, *shimada*, est le nom que porte la coiffure des jeunes filles. Il y a d'abord le *shimada* simple; puis le *takashimada* le *yaboshimada*, le *tchoshimada*, suivant les petites différences, très sensibles aux yeux des jeunes Japonaises, mais presque inaperçues pour nous, qui existent dans la construction de la coiffure. Une femme mariée renonce pour toujours au *shimada*.

Le *magué*, lui, sert aux femmes mariées sous le nom de *maroumagué* ou *kyomarou*, tel qu'on peut le voir dans le dessin en haut de la page; et aux jeunes filles, mais surtout aux petites filles de douze ou treize ans, sous le nom de *tchotchomagué* (dessin en dessous du premier

*Tchotchomagué.*  
(Coiffure pour fillettes de 12 à 13 ans.)



à droite). Le lecteur peut facilement voir la différence des deux *magué*. Le premier veut dire *magué* rond, le second *magué* en forme de papillon.

Quant à la coiffure que l'on voit immédiatement en dessous de la précédente, et qui porte le nom de *hako-gaeshi*, elle est l'attribut des femmes mariées ou non mariées, mais ces dernières déjà d'un certain âge; ce n'est plus une coiffure de jeune fille, mais bien de vieille fille.

Une coiffure ainsi achevée dure cinq ou six jours, voire une semaine; aussi la femme japonaise ne couche jamais la tête sur un



*Yaboshimada.*  
(Coiffure de jeune fille.)

kioto; la capitale donne le ton, ici comme ailleurs. Quand une Japonaise fait refaire ses cheveux, c'est tout un travail, et il faut de toute nécessité appeler un spécialiste. Aucune femme ne peut se coiffer seule, tellement l'édifice est compliqué, comme il est, au reste, facile de s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur les gravures ci-jointes.

Sous les vastes coques que l'on aperçoit, se trouve une fausse coque en une espèce d'étoffe durcie, sans laquelle il serait totalement impossible à la coiffure de se maintenir; en outre, les cheveux, très raides de leur nature, sont copieusement imbibés d'huile de camélia avant d'être tordus et repliés; l'huile les colle, pour



*Hakogaeshi.*  
(Coiffure de personne âgée, non mariée.)

oreiller de peur d'abîmer l'édifice si péniblement bâti. Elle dort le cou sur un petit billot de bois rembourré de papier par dessus pour être moins dur. Ne faut-il pas souffrir pour être belle!

Les coiffures de Kioto ressemblent en somme assez à celles que nous venons de décrire; toutefois elles retombent plus sur le cou en s'allongeant et offrent, par suite, une ligne plus gracieuse. Par suite de leur habitude de dormir dès leur jeune âge le cou sur un petit billot de bois, les Japonaises ont un cou d'une finesse et d'une souplesse qui feraient envie à toutes les femmes de l'ancien et du nouveau monde.

J. DAUTREMER.



*Shimada.*  
(Coiffure simple de jeune fille.)



*Takashimada.*  
(Coiffure compliquée de jeune fille.)



Chargement d'un bateau de blé sur les bords du Nil.

MARCHÉS D'ÉGYPTE

Arrivée d'une caravane de marchands de coton au Caire.

## Marchés d'Égypte

Au Pays des Pharaons

**B** IEN que le Nil soit toujours le fleuve mystérieux et divin qui inonde les sables d'Égypte de son limon fécondant d'où sortent les riches moissons, cependant, les contemporains de Sésostri ou des Ptolémées ne reconnaîtraient plus l'activité commerciale qui faisait de ce pays merveilleux la plus opulente nation du monde antique...

On ne voit plus les galères trirèmes et les lourds *navigia* apporter les trésors de l'Asie à Alexandrie ou à Philoé. Les bateaux qui chargent le blé ne viennent plus chercher le pur froment pour nourrir les armées romaines ou les cohortes d'Annibal.

Maintenant, des bateaux plats viennent humblement se ranger sur le Nil, qui semble dégénéré, lui aussi. On les amarre à quelques mètres de la rive; une planche sert de passerelle.

Des chameaux arrivent, porteurs de sacs énormes et remplis de grains. On les décharge d'abord sur le sable, à proximité de la passerelle. Ensuite, on les amène sur le bateau par divers moyens.

Quelquefois, des Nubiens robustes, engagés à cet effet, prennent sur leurs épaules le sac pesant et, s'engageant sur la passerelle qui ploie sous eux, ils portent leur fardeau jusqu'au bateau qui l'abritera et le transportera.

Où bien encore, on pose le sac sur la passerelle souple, et un chargeur, marchant dans l'eau, le traîne jusqu'au bord de la péniche plate; alors les mariniers le tirent et l'amènent sur le bateau.

Le bateau n'a ni cale ni pont. Durant la belle saison, les sacs de blé sont simplement déposés et entassés les uns sur les autres; mais lorsque vient l'époque des pluies, les mariniers forment une espèce de tente qui s'élève d'une hauteur deux ou trois fois égale à celle d'un homme.

D'autre part, les chargements ainsi dissimulés sont plus faciles à protéger contre les pirates du Nil. Ceux-ci, en effet, sillonnent le fleuve sur des embarcations légères. Ils semblent être, soit des pêcheurs, soit des pilotes qui se proposent pour guider les péniches sur les courants du Nil. En réalité, ce sont parfois des bandits qui s'approchent des bateaux flottant au milieu du Nil. Ils s'efforcent de prendre les péniches à l'abordage. Agiles et hardis, ils réussissent à monter sur le bateau. Mais les mariniers parviennent plus facilement à défendre leurs marchandises, quand elles sont dissimulées sous la haute tente.

Ces scènes belliqueuses se passent surtout sur le Haut Nil, où aucune surveillance administrative et policière ne peut s'exercer utilement.

Les blés ainsi conquis par les pirates du fleuve sont utilisés par eux pour leur propre consommation, ou bien ils sont revendus ailleurs à leur profit.

Les calmes Égyptiens qui suivent les marchés de coton ne sont pas exposés à d'aussi tragiques aventures, car ils n'effectuent pas de longs voyages sur le Nil.

Les marchands de coton que l'on voit au Caire, par exemple, arrivent tranquillement avec un ou plusieurs chameaux chargés. Ils déposent leurs balles de coton sur le sol et ils attachent leurs chameaux au tronc d'un palmier voisin.

Quand les maîtres tisseurs du Caire les ont

débarrassés de leur stock de coton, ils n'ont plus qu'à remonter sur leurs chameaux et à regagner leurs demeures. Ils sont exposés cependant aux coups de main des bandits; mais ceux-ci n'ont pas toujours de chameaux, et les marchands peuvent fuir.

ANDRÉ CHARMELIN.

## UNE AFFIRMATION SOLENNELLE

### Le Serment

#### chez les différents peuples

Chez nous, rien de plus simple que de prêter serment. Il n'en est pas de même partout.

Ainsi dans les Indes, on place devant celui qui jure une peau de tigre ou de crocodile et les Hindous sont persuadés que le parjure devient infailliblement la proie des bêtes sauvages ou que son corps se couvre d'écaillés semblables à celles de la peau du crocodile.

En Chine, la prestation du serment est accompagnée d'un cérémonial plus compliqué encore.

Celui qui prête serment s'agenouille. Le juge lui met une soucoupe de porcelaine dans la main droite en lui disant :

« Vous devez dire la vérité et toute la vérité. »

Ce à quoi le témoin répond, en cassant la porcelaine :

« Si je ne dis pas la vérité, que je subisse le sort de cette porcelaine. »

Chez les Suahili de Zanzibar, la soucoupe des Céléstes est remplacée par une noix de coco que l'on brise en disant :

« Si je mens, qu'il me soit fait comme à ce fruit. »

Les Gallas, peuples de l'Afrique orientale, jurent sur la tête d'un mouton préalablement enduit de beurre.

En prêtant serment, les Somalis enfoncent leur lance dans le sol et, chose remarquable, ils jurent par leurs femmes !

A Calabar, côte de la Guinée supérieure, celui qui veut se justifier doit, en prononçant la formule du serment, se faire une entaille au bras avec son couteau et sucer son sang.

En Europe on a simplifié à peu près partout l'ancien cérémonial compliqué et parfois bizarre de la prestation du serment.

Cependant certains pays ont encore une façon particulière de prêter serment.

Dans quelques provinces d'Espagne, le témoin croise le pouce de la main droite sur le doigt du milieu de la main gauche et en baisant cette croix symbolique et primitive, il dit :

« Par cette croix, je jure de dire la vérité. »

Les Turcs jurent le front respectueusement incliné sur le Coran qu'ils tiennent ouvert.

Dans les tribunaux de Norvège, le juge commence par faire un long discours sur la sainteté du serment et sur les châtiments réservés au parjure. Quand il pense le témoin suffisamment convaincu de la responsabilité qu'il encourt, il l'admet à prêter serment. Pour ce faire, ce dernier tient en l'air les trois premiers doigts de la main droite, symbole de la Trinité.

Avant de terminer il me paraît intéressant de rappeler une coutume millénaire que le 1<sup>er</sup> janvier 1910 a vu disparaître en Angleterre : celle d'embrasser la Bible avant de témoigner en justice.

Le « kiss the book » (embrasser la Bible) a fini par sembler dangereux : des millions de bouches avaient passé par là, et dame !

Il suffit de tenir les livres saints sous le bras droit en parlant : la foi n'y perd rien et la propriété y trouve son compte.

L. KUENTZ.

## « Guignol » traqi-comique

Entre Turcs et Albanais

**E**N Turquie, des événements se déroulent qui composent un si bizarre amalgame de terreur, de drôlerie, d'incohérence que les journaux grecs, en donnant le récit de ces faits, avaient choisi un titre que l'on peut traduire ainsi : *Guignol turc traqi-comique*.

Dans ce *Guignol*, nous lisons d'abord la réponse d'un soldat albanais à un officier allemand qui l'insultait, le lieutenant-colonel instructeur von Schlichting, exerçant la garnison de Constantinople à la manœuvre. Pour que ledit soldat, de race albanaise, tint sa tête droite, il lui cria son ordre : « Augen rechts » en l'appuyant d'un coup de cravache dans la figure.

Le soldat albanais, nommé Hadji bin Baïram, tira de sa poche un pistolet et tua raide l'officier allemand. Et il s'écria : « Oui, l'Albanie relève la tête ! »

Un autre fait significatif se passa, cette fois, à la Chambre des députés, en pleine séance :

Ismail Kémal bey, député de Bérat, est un vieillard de soixante-douze ans. Il appartient à l'une des plus grandes familles de l'Albanie où il est vénéré.

Ismail Kémal bey, ayant reproché à Hakki pachi la vénalité dont il avait fait preuve dans les affaires publiques, Hakki bondit sur le vieil Ismail. Il fut suivi par Rifaat pacha, par Dervich bey, par Djavid bey, et trois d'entre eux saisirent le vieillard et l'immobilisèrent. Le quatrième alors, sûr de ne point recevoir de coups, souffleta le vénérable Ismail à quatre reprises. « Tiens ! clamait-il ; voilà, vieux chien, un soufflet de la part de chacun de nous ! »

Alors, l'Albanais Hassan bey, député de Prishtina, s'élança à la tribune et prononça ces paroles pleines d'indignation et de menace :

« Cet attentat monstrueux contre la majesté de l'âge et contre la fierté de la race albanaise aura des suites que la Turquie déplorera. Tures, les Albanais vous feront verser bien des larmes. »

Un grand meeting de toute la jeunesse albanaise eut lieu à Janina. Dix jeunes gens furent choisis pour venger l'outrage fait à Ismail, et la vengeance viendra; l'on n'en peut douter.

Dans le *Guignol* turc, on trouve des scènes moins tragiques où le rire même peut éclater.

Djavid-bey, par exemple, est un personnage toujours fort content de soi. Quand il monte à la tribune, il est intarissable et parle à peu près en ces termes :

« Chacun sait que je possède, plus que mes adversaires, l'arme sublime de l'éloquence. Aussi est-ce avec cette arme-là que je vais les terrasser, ici, chacun à leur tour. Je vais commencer par assommer Cosmida effendi, en lui déclarant qu'il est un impoli et qu'il ne sait point parler en public. Il ne peut lutter contre moi. Ma bouche répand des perles; Cosmida vomit du venin. Je passe ensuite à Loufti Filhi bey. Il a coutume de monter à cette tribune pour faire de l'esprit et cultiver l'ironie. C'est un imbécile. Cette tribune est l'autel auguste de la patrie; et la Turquie entière est attentive quand j'y parle; mais elle siffle quand Loufti vient y faire le malin. Loufti Filhi apprend par cœur des passages du *Temps* français et du *Times* anglais. Il ferait mieux de lire le *Tanine* turc, dont je suis actionnaire. »

La Chambre turque vota l'affichage de ce fameux discours. Ce qui est d'une bêtise immense ou d'une incomparable ironie. L'Europe, spectatrice, peut s'amuser et aussi frémir.

ROBERT DUNIER.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

# L'Évasion du Citoyen Prieur

Par  
GEORGES LE FAURE

## CHAPITRE I

Le déporté de la « Décade » (Suite.)

Le surlendemain de ce jour, la mer, démontée depuis quarante-huit heures, s'étant un peu assagie, il fut possible de procéder au débarquement des passagers de la *Décade*.

Les deux goélettes affectées à ce service reçurent une petite troupe de soldats noirs, véritables bandits dont les instincts sanguinaires se décuplaient de l'orgueil qu'ils ressentaient d'avoir été tout récemment élevés au rang de « citoyens » et qui formaient les bourreaux les plus cruels et les plus raffinés, dignes collaborateurs de Jeannet et de Ferret.

Un sous-officier prit le commandement de l'une des troupes, Dubreuil, celui de l'autre, et les deux embarcations voguant de conserve gagnèrent l'Enfant-Perdu, auprès duquel se trouvait mouillée la *Décade*.

Le jeune officier eut grand'peine à retenir une exclamation de stupeur douloureuse à la vue des misérables créatures qui, suivant l'ordre du commandant, se trouvaient rangées sur le pont, attendant qu'on fit l'appel avant de les tirer du baigne flottant où elles venaient d'être enfermées pendant quatre-vingt-treize jours.

C'étaient, à proprement parler, plus des squelettes que des êtres vivants; beaucoup d'entre eux étaient allongés sur le pont, incapables de se tenir sur leurs jambes, attendant sans doute pour mourir d'avoir été transportés à l'hôpital.

A peine si, à l'appel de leurs noms, les malheureux pouvaient se traîner jusqu'à l'échelle qu'il leur fallait descendre pour parvenir aux goélettes.

Plusieurs d'entre eux, que leur faiblesse extrême rendait maladroit, tombèrent à l'eau au milieu des éclats de rire des soldats et des matelots, pour lesquels ça devenait un divertissement tout à fait réjouissant que de se livrer à la pêche aux cadavres.

Un de ceux-ci se noya, un autre fut coupé en deux par un requin qui guettait sa proie.

Les passagers indiqués par le commandant comme bons pour l'hôpital furent débarqués les premiers; les autres durent attendre sous un soleil de plomb que la goélette, déjà pesamment chargée par son escorte militaire, fût allée déposer à terre sa première cargaison humaine pour en venir chercher une seconde.

Instinctivement, avec un sentiment de pitié plus profond encore, Dubreuil examinait chacun des malheureux que le ressen-

timent impitoyable du secrétaire avait désignés à sa surveillance toute spéciale.

Le jeune homme savait, par expérience, ce que cette petite croix rouge placée en face d'un nom représentait de tortures physiques et de douleurs morales, et chaque fois que l'un de ceux qu'il appelait passait devant lui, son cœur se serrait comme à la vue d'un moribond.

C'était en effet des condamnés à mort dont il faisait l'appel, des condamnés dont lui, bourreau à épaulettes, prenait livraison pour les conduire au lieu du supplice.

Counanama! C'était à Counanama qu'il avait ordre de les conduire!

Ces pauvres gens que l'on condamnait à mort parce qu'ils mettaient en péril la sécurité de la République, combien misérables paraissaient-ils, grelottants de fièvre sous le soleil brûlant, cherchant à se protéger contre la brise torride au moyen de leurs vêtements usés, souillés, véritables loques lamentables!

« Antoine Prieur! »

Ce nom à peine appelé, Dubreuil regarda l'homme qui s'avancait vers lui: c'était un grand vieillard dont la souffrance avait voûté les épaules, mais dont, par un reste d'énergie morale, la taille fatiguée se redressa quand il passa devant les soldats noirs qui ricanaient insolamment sur son passage.

Le visage encadré d'une épaisse barbe broussailleuse, toute blanche, était blanc, lui aussi, de ce blanc particulier à la cire des vieux cierges; les lèvres décolorées dessinaient à peine la bouche. Seuls, les yeux, aux prunelles gris fer, luisaient d'un feu fiévreux et plein de fierté.

Le front haut et large ne manquait pas de noblesse.

En passant devant Dubreuil, celui-ci porta instinctivement la main à sa coiffure, dans un salut militaire auquel le déporté répondit avec une dignité pleine de surprise.

C'était, depuis les malheurs effroyables qui s'étaient abattus sur lui, la première marque d'apitoiement qui lui était donnée et elle lui était infiniment douce, et aussi reconfortante que la goutte d'eau au malheureux voyageur assoiffé au milieu de la solitude du Sahara.

Longtemps, Dubreuil suivit du regard ce « terrible » adversaire des institutions républicaines, ce danger vivant pour le Directoire qui, pour mieux assurer sa sécurité, l'envoyait mourir à cinq milles lieues de sa patrie, au milieu de la solitude affreuse du désert guyanais.

Peut-être, le pauvre homme avait-il laissé là-bas une famille désolée, anxieuse de ne plus le voir jamais revenir à elle.

Et le cœur du jeune homme se serrait à l'évocation de l'angoissant tableau d'une femme, d'enfants envoyant, de la jetée de Rochefort, des baisers éperdus dans la direction de la frégate cinglant vers la haute mer, emmenant vers ses destinées tragiques l'être chéri qu'une loi aussi arbitraire que barbare arrachait de leurs bras.

## CHAPITRE II

### Amour filial

Depuis un mois que les déportés amenés par la *Décade* avaient touché le sol de la Guyane, les funèbres pressentiments du lieutenant Dubreuil s'étaient réalisés, et bien au delà de tout ce qu'avait pu prévoir le pessimisme du jeune homme.

Peu de ceux qui avaient été transbordés directement de la frégate à l'hôpital en étaient sortis autrement que cloués dans un mauvais cercueil de bois blanc.

Beaucoup d'autres, par contre, étaient venus rapidement les remplacer dans les misérables couchettes où avaient, quelques heures auparavant, expiré leurs malheureux compagnons d'infortune.

La maladie, la misère physique, les anxiétés morales avaient facilement raison de ces constitutions anémiées, déprimées par une traversée aussi longue que pénible.

Rares étaient ceux qui recevaient l'autorisation de quitter le lieu qui leur était assigné comme résidence pour venir chercher dans la capitale de la colonie, en même temps que des soins plus éclairés, un mode d'existence moins rudimentaire et plus en rapport avec leur état de santé.

Les permissions de déplacement n'étaient accordées que parcimonieusement, après une enquête sévèrement menée et surtout après un accord secret avec le citoyen secrétaire dont la dureté ne s'amollissait que grâce à certains arguments touchants et bien sonnants dont les condamnés n'avaient que rarement la libre disposition.

Parmi les plus atteints par la rigueur du climat et des plus déprimés par ses tortures morales, il fallait compter Antoine Prieur. Le malheureux, expédié au sortir de la frégate, au camp de Counanama, menait une existence misérable.

Sans l'assistance charitable d'un vieux nègre, établi à quelques centaines de mètres de la case concédée au condamné, celui-ci fût mort cent fois de famine ou de maladie.

Vainement avait-il adressé à l'administration réclamations sur réclamations; vainement avait-il supplié qu'il lui fût permis de venir à Cayenne consulter un médecin, ou tout au moins exposer de vive voix ses doléances au commissaire du gouvernement, toujours ses supplices lui revenaient, portant en marge ce seul mot: « Impossible ».

A deux ou trois reprises différentes, il avait pu exposer ses doléances aux officiers chargés périodiquement de « patrouilles » à travers la zone affectée aux déportés pour s'assurer du maintien du bon ordre.

Apitoyés, les officiers avaient promis de s'entremettre et de rendre compte aux autorités du déplorable tableau qu'ils avaient eu sous les yeux; soit qu'à la réflexion, ils eussent renoncé à compromettre leur situation en se faisant les avocats d'une cause perdue d'avance, soit que le commissaire du gouvernement n'eût tenu aucun compte des réclamations qui lui étaient ainsi présentées, Antoine Prieur n'avait vu aucune amélioration apportée à son sort.

Si bien qu'après avoir, pendant les premières semaines, caché à ses amis d'Europe l'état misérable dans lequel il agonisait, il avait fini, dans un moment de découragement, par jeter vers sa fille un appel désespéré. C'était cette lettre, la première écrite dans ce sens depuis son arrivée dans la colonie, dont la lecture délectait, ce matin-là, le citoyen Ferret.

Enfin ! l'oncle Marchand allait avoir satisfaction : cette missive rendrait sans doute moins farouche la fille du citoyen Prieur et, dans l'espoir d'adoucir un peu le sort de son père, la jeune révoltée prêterait une oreille plus attentive aux doux propos de son redoutable adorateur.

L'imagination du citoyen secrétaire lui faisait voir cet émouvant spectacle de la beauté, jusqu'à présent récalcitrante, se jetant aux pieds de celui qu'elle avait jusque-là repoussé.

Encore quelques missives écrites sur ce ton et l'oncle aurait inévitablement gain de cause. Il s'agirait alors pour le citoyen Ferret de rappeler à l'amoureux conventionnel ses engagements et de l'amener à les tenir.

Peut-être ne serait-ce pas bien commode : l'ingratitude est un sentiment tellement humain, qu'on est pour ainsi dire tout naturellement porté à oublier, une fois un résultat obtenu, les promesses faites en vue de l'obtenir.

Mais le citoyen Ferret n'était plus un enfant ; il était d'âge et de savoir à défendre ses intérêts et il y parviendrait. D'ailleurs, rien ne l'autorisait à prêter par avance à son oncle d'aussi noirs sentiments ; il devait compter sur la fidèle exécution de ses engagements et se conduire, jusqu'à preuve du contraire, en fidèle allié.

Précisément se trouvait sur son bureau une nouvelle requête d'Antoine Prieur sollicitant l'autorisation de venir à Cayenne consulter un médecin ; impitoyablement, le citoyen secrétaire écrivit en marge à l'encre rouge le mot fatal, toujours le même :

« Impossible. »

La porte s'ouvrit en ce moment et le lieutenant Dubreuil entra précipitamment, en proie à une émotion qu'il tentait vainement de dominer.

« Qu'y a-t-il, citoyen lieutenant ? interrogea Ferret, en fronçant les sourcils.

— C'est une femme, citoyen secrétaire, ou plutôt une jeune fille, qu'une patrouille envoyée avant-hier, suivant tes instructions, dans la direction de la frontière hol-

landaise, a rencontrée à mi-route, exténuée de fatigue, mourant de faim et grelottant de fièvre ; les soldats l'ont ramenée sur une civière et demandent ce qu'ils doivent en faire.

— Qu'on la mène à la police ! Je n'ai pas charge ici de m'occuper des vagabonds de la colonie.

— C'est que, citoyen secrétaire, observa l'officier non sans une certaine réticence, il ne s'agit pas en l'espèce d'une vagabonde. Quand mes hommes sont venus me rendre

leur mauvaise dans la prunelle, se frottant les mains avec satisfaction.

« Voilà qui sent un complot d'une lieue, dit-il. Nous allons voir ça, sans tarder. »

Et il se dirigea vers la porte, enjoignant d'un ton bref à l'officier :

« Conduis-moi ! »

Mais, à ce moment, la porte s'ouvrit et l'officier noir, César, apparut, déclarant : « La citoyenne Hélène Prieur demande à parler au citoyen secrétaire. »

Ferret et Dubreuil poussèrent simultanément une même exclamation :

« Prieur ! »

Mais presque aussitôt le secrétaire eut un ricanement moqueur.

« Tu te trompes ! s'écria-t-il ; tu auras mal entendu. »

Mais une forme humaine surgissant soudain de l'ombre du vestibule, une voix déclara :

« Non, citoyen, cet homme a bien entendu ; je suis la citoyenne Hélène Prieur, fille d'Antoine Prieur, ancien membre de la Constituante et condamné à la déportation, à la suite des événements de Fructidor. »

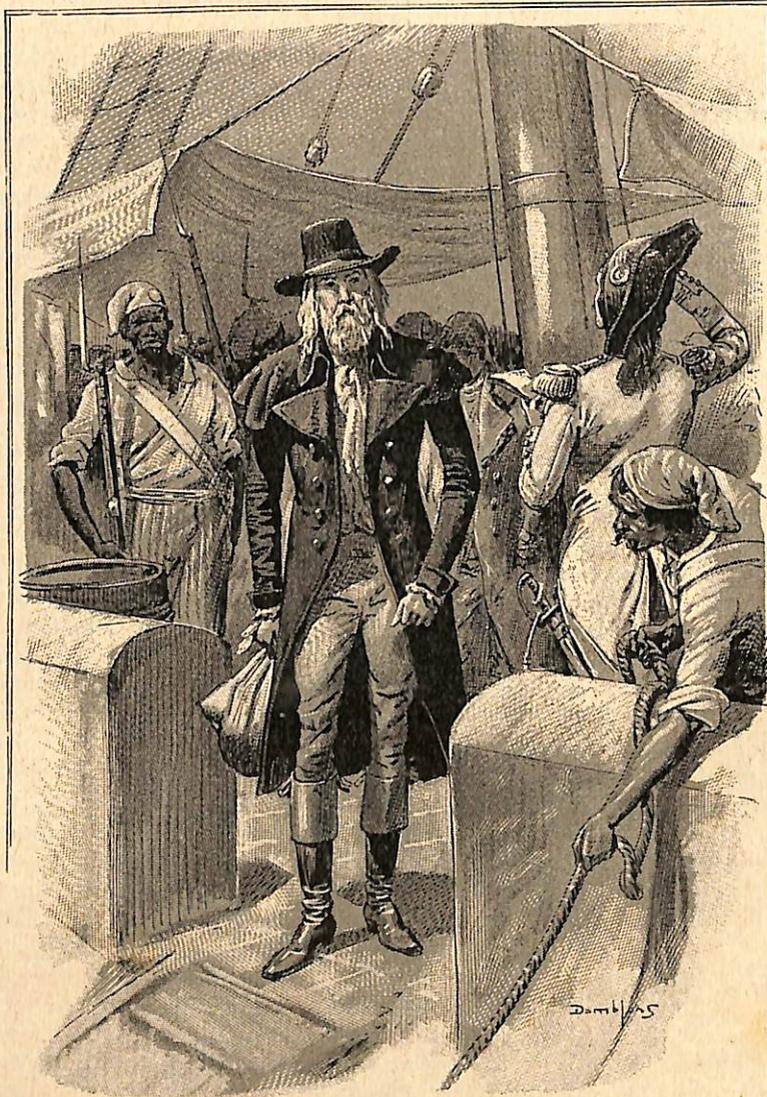
Ces mots prononcés d'une voix ferme, la jeune fille s'avança au-devant de Ferret, qui, instinctivement, recula ; mais, arrivée à proximité d'un siège, elle chancela soudain, balbutiant :

« Tu m'autorises à m'asseoir, citoyen ? La fatigue, les privations m'ont épuisée. »

Et elle demeura là, brisée, sans voix, presque sans souffle, comme inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

Et les deux hommes, immobiles, la regardaient, frappés autant de sa vaillance que de sa beauté : en dépit de ses cheveux, dont les mèches en désordre retombaient pêle-mêle sur ses épaules, lui embroussaillant le front, son visage apparaissait fin et régulier de traits, en même temps qu'empreint d'une grande énergie ; sous les sourcils bruns admirablement arqués, l'œil s'ouvrait très grand, avec des prunelles bleues lumineuses. Les lèvres, admirablement dessinées, étaient fines et colorées, ourlant une bouche petite, faite pour sourire et que les tourments de la vie plissaient en ce moment de tragique façon. La taille se devinait élégante sous les vêtements déchirés, souillés, qui la couvraient.

Brusquement, ayant repris possession d'elle-même, la jeune fille passa la main sur son front comme pour en chasser, sous un effort de volonté, les ténèbres qui lui assombrissaient le cerveau et, regardant bien en face Ferret, elle déclara :



L'ÉVASION DU CITOYEN PRIEUR

Dubreuil porta instinctivement la main à sa coiffure dans un salut militaire auquel le déporté répondit avec une dignité pleine de surprise. (P. 299, col. 2.)

compte de leur mission, mon premier soin a été de me rendre au poste où ils avaient transporté cette infortunée. Je l'ai interrogée et j'ai cru comprendre, en dépit de son abattement et de la fièvre qui la tient, qu'elle vient retrouver à la Guyane un de ses parents condamné à la déportation. »

Les sourcils de Ferret se haussèrent curieusement et il s'écria :

« Voilà en effet qui change la question et mérite qu'on y prête attention. »

« Les condamnés ne peuvent être rejoints ici que par les membres de leur famille dûment et formellement autorisés. Or, pour s'être introduite dans la colonie par la frontière hollandaise, c'est-à-dire secrètement, subrepticement... »

Le citoyen secrétaire se dressa, une

« C'est toi, sans doute, le citoyen secrétaire? »

« Eh bien voici : je suis, ainsi que je te l'ai dit, la citoyenne Hélène Prieur et je viens, en vertu d'une autorisation régulièrement délivrée par le Directoire, rejoindre mon malheureux père. »

— Tu as cette autorisation? demanda le secrétaire en étendant la main.

— Non. Le bâtiment qui m'amenait, poursuivi par une frégate anglaise, a dû s'échouer sur la côte de la Guyane hollandaise et les passagers seuls ont pu échapper au désastre.

« C'est pour cette raison d'ailleurs que j'ai dû prendre la voie de terre pour venir jusqu'ici, aucun bâtiment n'ayant consenti à partir à ce moment-là, en rai-



son de la mer démontée par la tempête. »

La jeune fille se leva et, anxieuse, supplia :

« Maintenant que te voici renseigné, citoyen, fais-moi conduire auprès de mon père. »

Ferret étendit la main dans un geste qui immobilisa la jeune fille.

« Eh là ! eh là ! citoyenne, ne nous hâtons point tant. Tu me donnes là des détails dont rien cependant ne m'affirme l'authenticité. »

« Suis-je obligé de te croire sur parole? »

— Tu doutes de ma véracité, demanda la pauvre enfant interdite.

— Ma situation m'en fait un devoir absolu...

— Rien n'est plus aisé que de se renseigner auprès du gouverneur de la Guyane hollandaise, insinua Dubreuil, apitoyé jusqu'aux larmes par la vue de cette malheureuse.

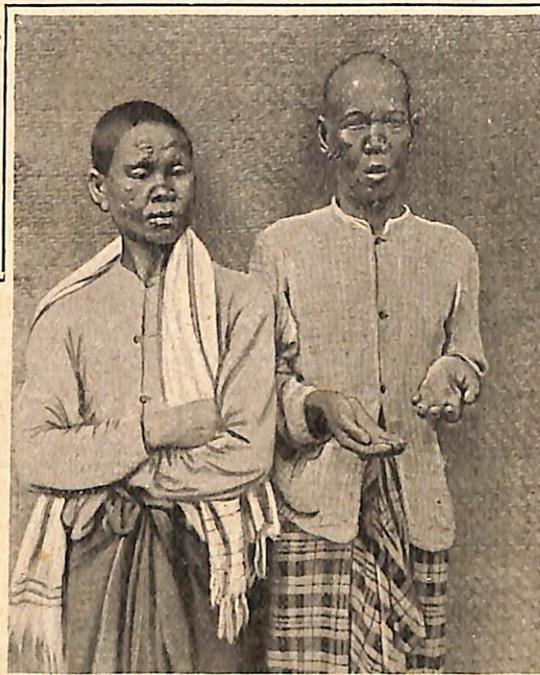
— Citoyen lieutenant, prononça sèchement le secrétaire, tu peux retourner à tes occupations, ta présence ici est inutile. »

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE.

## La LES PARLIS DE L'HUMANITÉ Lèpre en Indo-Chine

LES effrayants progrès de la peste pulmonaire en Chine, où elle a fait des milliers de victimes, nous ont fait perdre de vue que la



TYPES DE LÉPREUX

Science a été impuissante jusqu'ici à lutter efficacement contre une maladie qui terrorisa nos ancêtres, et qui est restée un objet d'effroi dans plusieurs de nos colonies : la lèpre.

Est-elle sur le point d'obtenir un résultat? Ici encore, la victoire de la Science sur le Mal sera presque une victoire française, car le docteur Charles Duval, qui a réussi enfin à découvrir et à isoler le bacille de la lèpre, ne saurait nier, étant donné son nom, ses origines françaises, bien qu'il soit citoyen américain et professeur à l'Université de la Nouvelle-Orléans.

Très circonspect, comme il convient à tous les hommes de talent, le savant docteur demande encore une année de crédit avant de livrer au monde son sérum anti-lépreux, mais ceux qui sont au courant de ses travaux savent

bien que sa découverte est au point, et qu'il pourrait la divulguer dès à présent.

Souhaitons que le docteur Duval ait enfin solutionné le grave problème qui a déçu jusqu'ici le génie de nos bactériologistes. Le terrible mal, que l'on croyait éteint en Europe, continue à y faire des victimes. Elles se chiffrent par 530 malades, pour les États-Unis seulement.

Nous nous extasions volontiers sur les progrès que la science a fait faire au bien-être et au luxe dans le siècle qui vient de finir, mais nous oublions trop que nous devons à cette même science d'anciennes victoires bien plus fécondes et utiles, celles remportées contre des fléaux aujourd'hui complètement disparus d'Europe : la famine, la peste, la lèpre et toutes les grandes souffrances épidémiques ou endémiques du moyen âge.

Ces maladies, on ne les retrouve plus qu'au loin, chez les peuples moins civilisés,



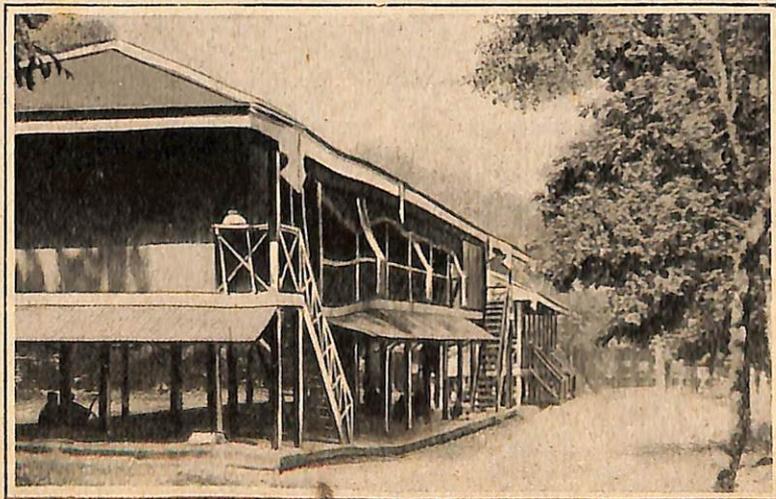
moins imbus des principes de l'hygiène, cette digne fille de toutes les sciences.

La lèpre n'opère plus ses ravages qu'au fond de la Norvège, en Islande, en Asie-Mineure, dans les îles de l'Australasie et dans tout l'Extrême-Orient. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur exposant l'état actuel de cette maladie dans la plus importante de nos colonies, l'Indo-Chine.

On a remarqué que les lépreux indo-chinois se rencontrent en plus grand nombre sur le rivage de la mer et, en général, à proximité de toute masse d'eau importante, fleuve ou lac.

Dans les régions montagneuses du Tonkin et de l'Annam, ces affreux malades sont inconnus. L'eau est-elle vraiment le détestable auteur de tant de souffrances et de hideur? D'aucun pensent qu'elle ne cause pas le mal, mais qu'elle cohabite avec lui : la lèpre, d'après eux, se développe seulement dans les bas-fonds, c'est-à-dire là où se recèle aussi l'élément liquide.

Les campagnes voient naître cette contagion, mais les villes la reçoivent dans la personne des malheureux qui sont chassés de leurs villages et se cachent dans les grands centres. Les Asiatiques de toutes races sont la proie de la lèpre en Indo-Chine, aussi bien les nombreux colons chinois que les Annamites, les Laotiens, les Cambodgiens, les



LA LÈPRE EN INDO-CHINE

Une léproserie où se réfugient les indigènes atteints à la dernière période.

Siamois, etc. Par contre, on n'a jamais constaté un seul cas sur les Européens. Et cependant, nos médecins fréquentent assidûment les léproseries où ils se trouvent en contact immédiat avec les pires contaminés. Il est aisé de comprendre que le fléau atteint de préférence la classe pauvre, celle qui peine et souffre de privations; cependant les riches n'en sont pas exempts. Certains médecins coloniaux affirment même que la classe aisée est aussi très malmenée; seulement, les lépreux de cette catégorie cachent leur mal avec plus de facilité.

Le fléau est-il actuellement en voie de diminution ou d'augmentation? Nos docteurs indochinois ne sont pas d'accord sur ce point et cela tient à ce qu'aucune statistique sérieuse n'a encore pu être dressée.

Il est également intéressant de savoir à quel âge et avec quelle rapidité la lèpre atteint ses victimes. Voici, à ce sujet, ce que dit un des médecins les plus compétents de nos colonies asiatiques :

« En général, elle se manifeste chez les jeunes gens vers l'âge de 16 à 18 ans, tout en pouvant apparaître bien plus tard. Une fois établie, elle persiste pendant toute l'existence qu'elle ne semble pas abrégée. Pendant la vie, le mal présente des périodes d'augmentation et de diminution. A l'époque des augmentations, des os nécrosés déterminent une suppuration et s'éliminent par la peau.

« Ce n'est qu'aux approches de la mort que les plaies et ulcères se multiplient, que l'épiderme et le derme se détachent par place. C'est sans doute à ce moment seul que la lèpre est contagieuse, si tant est qu'elle le soit.

« Dans les cas qui ont passé sous mes yeux la lèpre n'est pas contagieuse, au moins dans le décours ordinaire de la vie. Au Tonkin, par exemple, où nous constatons actuellement ce fléau, si la lèpre était contagieuse à toute époque de la vie d'un lépreux, tout le pays aurait été contaminé en quelques années.

« Les lépreux sont en certain nombre dans nos armées indigènes. Dans la vie civile aussi ils sont mêlés aux ouvriers des villes.

« Dans la maison annamite il règne une promiscuité sans limite. En outre, la population se nourrit mal, absorbe de réelles quantités d'eau-de-vie de riz non rectifiée. Elle est donc en état soit de procurer, soit de recevoir la maladie, et, puisqu'elle n'a pas lieu d'une façon trop rapide, il n'est pas à présumer que cette maladie soit contagieuse d'une façon générale.

« Dans une même famille, certains membres sont restés sains malgré trente ans d'habitation commune avec d'autres membres atteints de la lèpre. Les Annamites se marient non seulement entre lépreux, mais également entre personnes saines et personnes atteintes. Ces mariages mixtes n'amènent pas nécessairement les deux époux à l'unité de maladie.

« L'enfant d'un lépreux n'est pas nécessairement lépreux, du moins au Tonkin. Un mariage mixte, ou même un mariage de deux lépreux, peut avoir ou des enfants sains, ou des enfants lépreux, ou même réunir ces deux catégories. Un des cas les plus probants pour moi fut le fait suivant : un lépreux mourut sous mes yeux de lèpre mutilante après avoir perdu successivement ses pieds et ses mains. Or, il avait un fils absolument sain, qui fut chef, pendant plusieurs années, des écuries du gouvernement et qui devint plus tard principal boy du Grand-Hôtel d'Hanoï. »

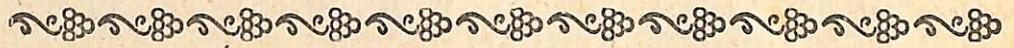
Il y a plusieurs variétés de lèpres, dont la plus répandue est la *mutilante*. Les autres, moins fréquentes, s'appellent : *maculeuse*, *tuberculeuse*, etc. La lèpre mutilante mérite

bien son nom, car le malade perd successivement les phalanges de la main et du pied. Le reste du corps est rarement endommagé dans sa partie osseuse. Mais la peau du visage est souvent ulcérée. Un de mes bons amis, Jean Hest, a récemment décrit les lépreux d'une ville d'Hainan dans les termes suivants :

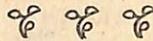
« La même lumière qui fait briller les fleurs dans les gazons de l'île, chanter les oiseaux dans les arbres, éclairait pour nous le tableau que voici : des êtres sans mains, sans pieds, des corps sales traînant, rampant, roulant; des moignons de sanie levés en supplication; des torses croûteux secoués par des hoquets de plaintes et des figures ravagées... Oh ! la vision d'épouvante... Ces faces gonflées, boules de chair putréfiées où je ne sais quelle imagination malade a vu jadis le masque du lion; visages de torture, où les yeux seuls, dans l'écart purulent des paupières châtieuses, demeurent humains; et les voix rauques, psalmodiant les pitoyables litanies...

« J'ai dompté mes nerfs qui se cabraient, j'ai mangé l'angoisse qui serrait ma gorge, j'ai ouvert mes yeux qui se fermaient, j'ai forcé mes jambes qui se dérobaient à me porter, et je suis entré dans cette ville de l'horreur, et je suis allé dans les maisons, près de ceux qui ne pouvaient plus se traîner à la lumière, près de ceux qui pourrissaient dans l'ombre, trones immobiles n'ayant même plus de moignons à la place des membres.

Comme on le pense, notre gouvernement n'est pas resté inactif devant un fléau qui sévit avec une pareille violence sur des indigènes devenus



## Les Métiers Étranges



## Marchands de Mouches



Flânant il y a quelques années sur les quais de Londres, je remarquai la curiosité que suscitait le déchargement d'un navire battant pavillon brésilien.

Je m'approchai. On sortait des cales du voilier de grands sacs, qui, malgré leurs dimensions, semblaient relativement très légers.

Et comme je m'informais :

« Ce sont des mouches, sir, me déclara un vieux matelot basané.

— Des mouches? Et pourquoi faire, mon Dieu?...

— Vous ne savez donc pas qu'elles donnent lieu à un commerce lucratif? On les utilise dans l'élevage de la volaille. »

Le marin me documenta. Il avait voyagé lui-même sur le grand fleuve Amazone, où des Brésiliens qui le descendent sur des chalands, se servent de vastes filets de gaze pour prendre par millions ces insectes qui voltigent au-dessus des eaux en nuages opaques. Les mouches ainsi capturées sont séchées au soleil une fois mortes, puis mises en sac.

Le Mexique en exporte également. Son principal client est encore l'Angleterre, qui lui achète plus de cinq tonnes de mouches par an.

Mélangées au millet et à d'autres graines, les mouches servent alors à l'élevage des poulets de... grain. On s'en sert aussi comme appât pour les poissons et, de la sorte, les mouches desséchées font doublement le malheur des habitants de l'onde.

En effet, en Europe, empalées sur un traitre hameçon, elles sont cause que bien des truites et des carpes viennent bâiller dans un panier de pêcheurs.

Au Brésil, leur exploitation menace de la famine les poissons de l'Amazone. A tel point que le gouvernement interdit voici trois ans

nos protégés. Les asiles, que chaque province annamite était tenue d'avoir avant l'occupation française, ont été institués dans de meilleures conditions par les arrêtés du 22 août 1883 et du 27 janvier 1884, auxquels est venue s'ajouter la bienfaisante circulaire du 15 novembre 1889. L'hôpital européen d'Hanoï a été ouvert aux lépreux qui, après les soins de cet établissement, reçoivent chez eux la quantité de riz nécessaire à leur nourriture. Le traitement principal consiste dans des potions d'ichtyol et dans des frictions de térébenthine.

Le soin que l'on prend des lépreux n'est pas seulement commandé par les lois de l'humanité mais encore par celles de la bonne politique. Ces malades souffrent cruellement d'insomnies et de douleurs aiguës, de sorte que, maintes fois, ils se sont laissés aller à des violences et à de véritables révoltes. C'est pourquoi l'ancienne administration annamite, malgré son peu de souci habituel des malheureux, avait institué des asiles. Elle y avait été obligée par les actes agressifs des contaminés qui se livraient en même temps à de hardis chantages. Les mutilés, couverts d'horribles plaies, faisaient irruption dans les marchés, dans les villes, chez les particuliers riches, au moment des fêtes de famille et exigeaient de fortes rançons en nature. Mal en prenait aux sollicités qui se montraient récalcitrants : les agresseurs se précipitaient sur les aliments et les souillaient de leur contact. Il ne restait plus qu'à jeter toutes ces provisions et, à la révolte suivante, les victimes du chantage s'empressaient de donner tout ce qui leur était demandé.

GERVESIS-MALISSOL.

l'exportation des mouches. Aussi, le prix qui, en 1905, était encore de cinquante centimes par livre, monta-t-il brusquement à 1 fr. 75.

Cette industrie peu banale emploie un grand nombre de chasseurs et le métier de *gobe-mouches* est extrêmement lucratif. Je devrais peut-être dire *était*, puisque ce commerce extraordinaire subit lui aussi, après tant d'autres, une crise qui menace de le faire sombrer. Il a été vivement pris à parti en Angleterre par les hygiénistes, qui sont gens intransigeants, comme l'on sait.

Ils ont découvert que tous ces petits cadavres d'insectes, n'ayant subi aucune préparation microbicide, constituaient un danger sérieux pour la santé publique. De là à déclarer une guerre acharnée au commerce des mouches il n'y avait qu'un pas. Les hygiénistes l'ont vite franchi.

Peut-être n'ont-ils pas tort. En tout cas, leur campagne porte ses fruits. Les sociétés d'hygiène et de salubrité sont très puissantes au pays du roi George V.

Si l'importation des mouches est interdite sur le sol de la libre Angleterre, comme celle des chiens l'est à Jersey, les chasseurs brésiliens devront se rabattre sur d'autres gibiers.

Les braves pêcheurs qui tendent leurs lignes sur les bords de la Tamise pâtiront eux aussi de ce nouvel état de choses, il leur faudra retourner au classique asticot. Mais si les oiseaux rares auxquels, dans leurs volières, les petites misses blondes donnaient en friandise des mouches à un chelling la livre maudissent les fâcheux hygiénistes, combien doivent exulter les poissons de l'Amazone, à qui on va laisser comme autrefois leur nourriture favorite...

De tout temps, le bonheur des uns a fait le malheur des autres...

CYRILLE VALDI.

Chez les Papous anthropophages  
Le  
Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE XVII

Les derniers Parvatis.

UNE heure après, l'aube venait. Dans le cirque formé par les huttes et les bois, les fumées délétères se dissipaient sous les souffles du matin. Les lianes s'étaient éteintes d'elles-mêmes.

Et les corps des matelots — engourdis, asphyxiés, morts peut-être — peu à peu, se dessinaient sous les derniers floconnements, devenaient plus nets...

Chippewitt était étendu sur le dos, les bras repliés au-dessus de sa tête; les autres — ils étaient douze, car manquaient les deux hommes que Ralph avait entraînés avec lui, — étaient affalés sur le sol, en des postures diverses : il était évident que quelques-uns avaient essayé de résister à la torpeur morbide qui les envahissait, mais qu'ils étaient retombés, impuissants.

Alors voici que, du fond de la place, le Parou — le sorcier — apparut, avançant la tête avec précaution; il huma l'air, s'assura que l'œuvre était accomplie, que tout danger avait disparu et alors poussa un cri d'appel.

Ses acolytes apparurent à leur tour; portant l'effigie monstrueuse de Mem-Obro, qu'ils hissèrent sur son piédestal, puis ils embouchèrent des trompes dont ils tirèrent des sons rauques et prolongés.

Soudain, comme par enchantement, de tous côtés, par toutes les huttes dont pas une n'avait subi les atteintes du feu, tant la combustion du panka était en quelque sorte interne en même temps que rapide, toute la horde des Parvatis reparut, frémissante, surexcitée, avide de contempler les résultats de la trahison... et quand ils virent les corps étendus, immobiles, pareils à des cadavres, ce fut une explosion de hurlements.

Quelques-uns se ruèrent déjà pour se jeter sur cette chair humaine qui leur appartenait.

Le Parou s'élança au-devant d'eux, les frappant à coups de bâton.

Ils reculèrent.

Et à l'extrémité de la place, Vo-Huto, le roi, fit son entrée, entouré des ministres, de ses femmes, de ses favoris, marchant d'un pas solennel, en triomphateur qui vient visiter le champ de bataille où ses armes ont vaincu...

La foule acclamait : c'étaient d'horribles glapissements de tigres enroutés, les voix n'avaient plus rien d'humain; on devinait la régression aux races d'anthropoïdes...

Précédé par le Parou, le roi passa successivement devant les corps que des Parvatis maintenant alignaient, devant la statue de Mem-Obro.

Et Vo-Huto eut un tressaillement de colère...

Il n'avait pas son compte !

Le Parou n'avait pas remarqué le déficit : trois blancs manquaient !

Et ce fut entre le roi et le sorcier une querelle violente, à mi-voix; même, Vo-Huto avait arraché de sa ceinture la hachette qui ne le quittait jamais et la brandissait au-dessus de son crâne...

Le Parou, en ce péril de mort, eut une inspiration de génie.

C'était Mem-Obro qui avait déjà prélevé sa part. N'était-ce pas son droit de dieu, et les Parvatis se plaindraient-ils d'avoir acheté trop cher par ce léger sacrifice la protection du Grand Esprit ?

Au fond, Vo-Huto était profondément lâche : il avait peur de Mem-Obro et du sorcier... il crut ou feignit de croire...

Cependant, sur l'ordre de Vo-Huto, des hommes étaient venus vers les corps immobiles et les avait étroitement ligotés.

Les enchaîner ! Pourquoi ?

Ces hommes étaient tous vivants ! le panka enivre, paralyse, énerve, il ne tue pas...

Et les treize blancs furent, pieds et poings liés, dressés à demi sur leur séant, autour de la statue de l'idole...

Comme par un hasard hiérarchique, Chippewitt se trouvait un peu en avant des autres...

Le misérable était horriblement pâle : dans un effort instinctif, il avait arraché son capuchon de cuir et apparaissait, horrible, avec la plaie restée rouge à la place de l'oreille que Vo-Huto avait dévorée...

Depuis quelques instants, un grondement sourd passait à travers la foule des Parvatis... Ce n'est pas impunément qu'on étale devant des gourmets des friandises de choix...

N'eût été le respect que leur inspiraient le roi, le Parou et aussi la statue de Mem-Obro, ils se fussent précipités sur ces hommes et les eussent déchirés de leurs dents acérées...

Le Parou dit un mot à l'oreille du roi.

Il lui suggérait une idée ingénieuse : c'était de célébrer la grande victoire par un premier repas, quelque chose comme un lunch... on leur livrerait un de ces hommes, et pendant ce temps on entraînerait les autres que l'on cacherait dans les cavernes, sinistres garde-manger dont le roi et son gouvernement connaissaient seuls le secret...

Mais, avant tout, il fallait procéder au réveil de ces victimes. Les effets du panka peuvent être conjurés, mais à la condition d'être combattus dans un certain délai.

Le Parou avait rempli unealebasse d'eau dans laquelle il avait jeté divers produits, puis formant avec de l'herbe une sorte de bouchon, il avait rapidement frotté le visage des blancs, faisant pénétrer le liquide dans les narines et entre les lèvres.

Quelques minutes s'écoulèrent... Brusquement ils rouvrirent les yeux... Chippewitt un des premiers...

D'abord, il ne comprenait pas, se croyait

en proie à un cauchemar, faisait, pour se débarrasser de ses liens, des efforts violents qui ne contribuaient qu'à les resserrer...

Soudain la notion des choses lui revint...

Il reconnut Vo-Huto, les Parvatis, le Parou, la grand'place et l'évidence de la trahison éclatant dans son cerveau, il poussa un cri de rage...

Des flots d'imprécations, de menaces, s'échappaient de ses lèvres, s'adressant à ce roi menteur, lâche, qui lui avait tendu un piège infâme...

Vo-Huto, les traits crispés par la colère, dit au Parou :

« Donne celui-là à mes fidèles... »

Et, se tordant en efforts désespérés, mais sans moyen de résistance, le misérable Chippewitt, le vendeur de chair humaine, fut traîné devant l'autel de Mem-Obro...

On avait apporté, à grand effort, devant l'effigie de bois, la dalle de pierre qui, déjà, avait reçu le sang de tant de victimes...

La foule hurlait de joie... le roi Vo-Huto était le digne fils de Mem-Obro ! Hâ ! Hâou ! Hâ ! Hâou !...

Le Parou tournait autour de l'autel, dansant la danse rituelle, ponctuée par les aboiements de cette meute sanguinaire, prête à la curée !

Mais selon les règles de la cérémonie de mort, le patient devait être libre devant son meurtrier...

D'un seul coup, avec une habileté qui dénotait une longue habitude de ces scènes hideuses, le Parou trancha le nœud qui retenait les liens et Chippewitt eut la sensation de la délivrance... il se jeta sur le Parou...

Celui-ci avait fait un bond en arrière et, brandissant sa hachette, eut le geste du sacrificeur...

Mais son bras ne s'abaissa pas...

Un coup de feu retentit et le Parou, frappé en plein front, s'écroula sur le sol.

Et Ralph, un revolver dans chaque main, seul, se tint devant Chippewitt, prêt à le défendre au péril de sa vie...

Des cris de bêtes fauves éclatèrent : les Parvatis s'étaient rués en avant, entourant leur roi, criant des imprécations auxquelles les blancs répondaient par des insultes folles... Rapidement, Chippewitt coupait les liens de ceux qui étaient le plus près de lui et qui, à leur tour, délivraient leurs compagnons et la petite troupe, le pistolet au poing, formait carré autour de l'idole de bois qui semblait rire à cette scène de carnage...

Car les Parvatis, alléchés par leurs instincts de cannibales, savaient bien qu'ils auraient raison de cette douzaine de blancs, étant vingt fois plus nombreux... Le Parou n'était pas mort, il s'était soulevé sur ses poignets, la face couverte d'un masque de sang, et les excitait au meurtre.

Ralph et Chippewitt luttèrent au premier rang, abattant un homme à chaque coup de revolver... mais ils savaient que les barilletts allaient être vides... Leurs autres armes, les carabines, les munitions, tout cela était loin d'eux... Restaient les couteaux...

« Nous sommes perdus ! » dit Ralph. Il disait vrai et, cependant, il ne regrettait pas ce qu'il avait fait... à peine était-il revenu à lui qu'il avait songé aux malheureux qu'il avait laissés derrière lui...

Cet abominable Chipplewitt et ses complices allaient expier dans d'horribles supplices leurs sinistres forfaits !...

Mais non ! C'étaient des hommes ! Si criminels furent-ils, lui, honnête homme, n'avait pas le droit de les abandonner... Ses deux compagnons, ceux qu'il avait sauvés, étaient là, vivants... Il voulut les entraîner avec lui... ils refusèrent.

Evadés de cet enfer, ils ne consentaient pas à y rentrer...

Alors, Ralph dit :

« J'irai seul ! »

Et il était venu... et maintenant il comprenait que son dévouement était inutile... il n'avait plus qu'une balle à tirer... et dans sa main libre, il serrait le manche du coutelas avec lequel il défendrait sa vie jusqu'à la dernière extrémité... C'était maintenant l'affaire de quelques minutes... les blancs allaient tomber pantelants sous les griffes de ces animaux à face humaine... et encore vivants, ils seraient déchirés par ces brutes, par ces cannibales...

Une vision d'un passé traversa le cerveau du jeune Anglais... la famille, là-bas, à l'autre extrémité du monde ! Puis, plus près, la dernière apparition qui lui avait donné une espérance de bonheur, Lucy Moore !...

« Adieu à tous ceux que j'aime ! » clama-t-il.

Et il déchargea son revolver...

Une détonation formidable lui répondit.

Une troupe de milice australienne avait soudainement débouché sur la place et avait fait un feu de salve sur la horde des Parvatis... puis, sabre et revolver en mains, ils se ruèrent sur les sauvages et, en un clin d'œil, les cernaient.

Tandis que le docteur Moore s'élançait et recevait Ralph épuisé dans ses bras, et que Ra-Kaôl, dressant sa haute taille au-dessus de ces nabots féroces, allait droit au roi, le saisissait au cou et le traînait, tremblant et lâche jusqu'à l'officier de la milice en lui disant :

« Assurez-vous de cet homme ! »

C'était lui, Ra-Kaôl, qui depuis des jours et des nuits épiait les cannibales et enfin, suivant le *Black-Star* à la piste, avait découvert leur repaire... Il avait enfin rencontré les deux croiseurs australiens et avait pu leur servir de guide...

Et ils étaient arrivés à temps pour empêcher un dernier forfait...

Les Parvatis, désarmés, seraient enlevés de l'île maudite et il serait ensuite décidé de leur sort. Le roi et ses plus proches conseillers seraient traduits à Melbourne devant une cour martiale.

En vain, Vo-Huto, pour obtenir sa liberté, livra le secret des minerais d'or... Il fallait un exemple et qu'un procès retentissant annonçât à tout le Pacifique, comme aux quelques tribus encore dégradées qui erraient dans l'intérieur du

le nom des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, son père... et Ralph Cardwell...

Et quand tous deux parurent sur le pont, elle resta immobile, toute blanche, ayant peur que la joie lui fit éclater le cœur...

Ralph s'arrêta, interdit, n'osant pas avancer.

Moore le poussa doucement vers elle, et comme le jeune homme s'inclinait, sans prononcer une parole :

« Allons, Ralph Cardwell, dit le docteur, tendez-lui la main... Vous en avez le droit... le passé n'est plus et l'avenir vous reste. »

Et les mains des deux jeunes gens se serrèrent dans une affectueuse et éloquente étreinte...

Avant de quitter l'île Bleue, les Australiens la fouillèrent dans toutes les parties : les habitants, au nombre de deux cent soixante, furent entassés sur le *Black-Star*.

Et la petite flottille cingla vers Melbourne...

Là, une surprise attendait Ralph Cardwell... dès que le docteur Moore avait su son départ, il avait télégraphié à lord Cardwell pour lui faire part de l'horrible danger que courait son fils et solliciter son pardon...

Et le vieux féodal, qui aimait profondément son enfant, avait répondu par ces simples mots :

« Qu'il vive et qu'il soit pardonné !... »

Ralph ne pouvait songer à quitter Melbourne avant la fin du procès criminel dans lequel étaient impliqués Chipplewitt et Cornerthal. Myrgas et Linko y figuraient comme complices...

Chipplewitt avait bien prédit le dénouement : avec Cornerthal, il fut pendu haut et court sur la dune de Ternywell, face à la mer.

Vo-Huto était mort en prison avant sa comparution.

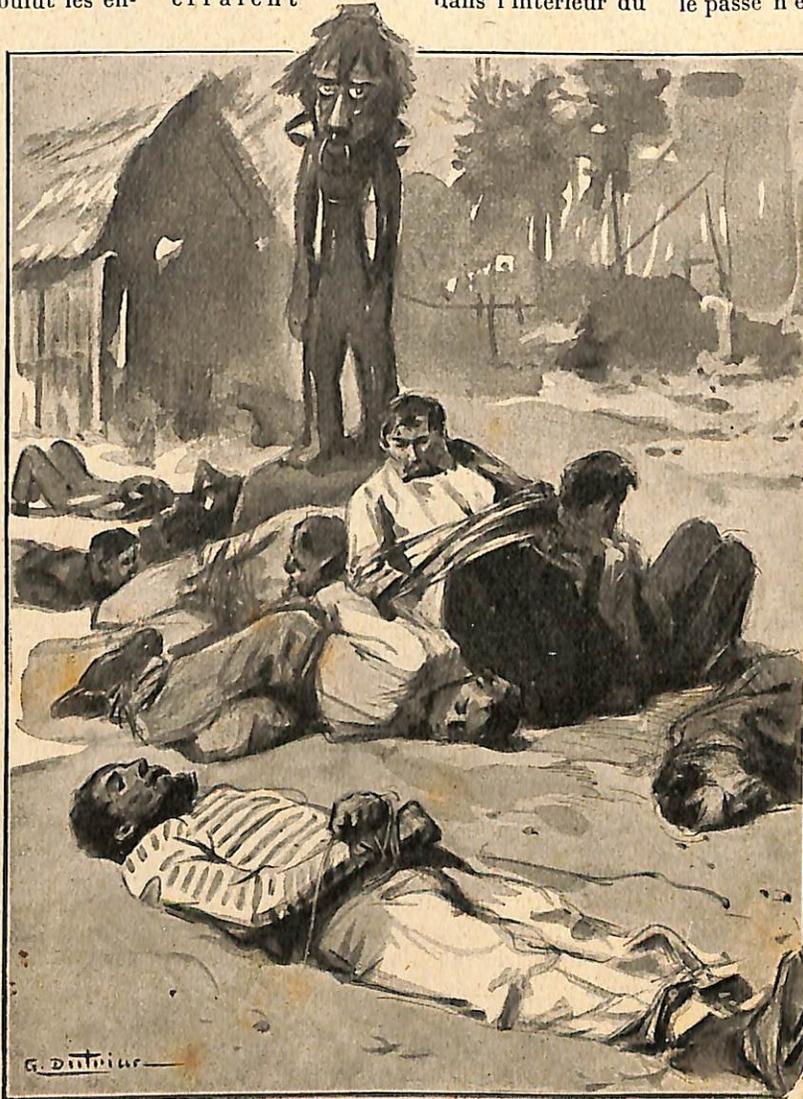
Myrgas fut condamné à dix ans de réclusion, Linko s'évada et il briganda dans les prairies.

Puis il fallut que Ralph retournât à l'île Bleue, le gouvernement australien lui ayant concédé un privilège d'exploitation sur la mine, qui depuis lors a déjà produit des millions...

Le père de Ralph étant mort, après avoir serré son fils et avoir dans un baiser effacé la malédiction d'autrefois, Lucy Moore s'appelle désormais lady Cardwell... et le docteur Jack Moore est grand-père.

LES JULES LERMINA.

FIN



LE SECRET DE L'ILE BLEUE

Le seize blancs furent, pieds et poings liés, dressés à demi autour de la statue de l'idole. (P. 303, col. 2.)

continent australien, que le temps du cannibalisme était passé...

Une enquête rapide avait démontré l'abominable trafic auquel se livraient Chipplewitt et ses compagnons... Du reste, le capitaine du *Black-Star*, cynique jusqu'au bout, avait crié bien haut son droit de se livrer à tel commerce qui lui plaisait... il avait chargé Cornerthal et, le sachant aux mains de la justice, s'était écrié :

« Je me moque d'être pendu, pourvu que je le voie pendu à côté de moi !... »

Sur le croiseur *Good-Hope*, une jeune fille attendait... elle avait entendu les crépitations de la fusillade... En proie à de lancinantes angoisses, elle prononçait tout bas